

CHAPITRE I

L'hôtel de la famille Duruy, confortable et luxueuse demeure située dans le centre le plus aristocratique de Paris, très en retrait du boulevard Saint-Germain, de ce fait loin des bruits ; ancienne bâtisse d'un très bel effet, sa façade noircie, imposante, est du plus pur style Louis XV, de grandes cariatides soutiennent de magnifiques balcons, aux barres d'appui en fer forgé.

En entrant par la porte principale en chêne massif, on est surpris en pleine ville de voir un parc immense, d'un goût sûr, de grandes pelouses vertes, des parterres de fleurs qui peuvent rivaliser avec les plus beaux jardins dessinés par Le Nôtre. Pendant la saison estivale, le Tout Paris mondain et les Etrangers de marque se donnent rendez-vous sous les frais ombrages de la propriété de la famille Duruy.

Celle-ci y donne des fêtes du meilleur goût, on y fait quelquefois revivre la belle époque de Napoléon III, et je puis assurer qu'un nouveau Winterhalter pourrait encore peindre de merveilleux tableaux sur ces « garden-party » de la plus belle tonalité, en rappelant les journées célèbres de l'Hôtel de Massa.

Mais, hélas ! le bonheur n'est pas de ce monde, du moins le vrai bonheur. On peut avoir une vie exempte de soucis matériels, mais ce qu'il est difficile d'éviter, même en voulant les étouffer, ce sont les chagrins intimes, et ces chagrins, M. et Mme Duruy n'en sont pas épargnés. Leur unique enfant, Fernande, une belle jeune fille de vingt-cinq ans, donne le prétexte de fréquentes scènes de ménage, et voilà la raison pourquoi il y a souvent des fêtes dans le magnifique hôtel de la rue de Babylone : « Il faut oublier ! »

Mardi, le jour de réception de Mme Duruy : mais, en juin, relativement peu de monde. Les deux époux, dans le grand salon doré, attendent ; il est déjà quatre heures et personne n'est encore venu troubler leur douce quiétude. La température lourde a chassé le Tout Paris vers d'autres climats, car en général le Parisien n'aime pas beaucoup la chaleur, la pluie, passe encore, mais le soleil par trop brûlant le fait partir de sa belle ville. La porte du salon vient de s'ouvrir :

– Jean, donnez vite ; faites entrer ce monsieur.

– Bien, Madame, répondit le domestique en s'inclinant.

Passant la carte à son mari, Mme Duruy, avec un sourire de contentement, s'écria :

– Enfin ! M. Darnosy ! nous allons peut-être savoir !!...

M. Darnosy, très élégant, et surtout flatté d'être seul dans cette magnifique demeure, se sentait, malgré ses grandes habitudes, gêné par ce tête-à-tête. M. et Mme Duruy !! eux, les affronter !!... causer ; pouvoir leur plaire !! Avant d'entrer, il était sûr de lui, mais en voyant tout ce luxe de bon ton, il semblait hésiter. Devant cette gêne très apparente, la voix de Mme Duruy se fit douce.

– Approchez, Monsieur Darnosy, tenez, prenez ce siège, vous allez vous reposer. Quelques rafraîchissements ?...

– Merci beaucoup, Madame, tout à l'heure.

M. Duruy, à son tour, prit la parole :

– Monsieur, nous sommes heureux, ma femme et moi, de faire votre connaissance. Y a-t-il longtemps que vous avez vu mon ami, M. de Massé ?

– Cinq jours, du reste, c'est à ce moment qu'il m'a prié de venir vous rendre visite.

– Très bien, répondit M. Duruy ; il vous a parlé très probablement de notre fille Fernande, des soucis que cette enfant nous donne ?

– Oui, mais vaguement, il préfère, m'a-t-il dit, que vous m'en parliez vous-même.

- C'est parfait, nous sommes seuls aujourd'hui et nous allons vous faire part de toutes nos angoisses.
- Je vous écoute, Monsieur, dit en passant ses doigts dans sa moustache, M. Darnosy.
- Vous devez comprendre que, vu notre situation, rien n'a été refusé à notre unique enfant : éducation soignée, voyages, nous n'avons rien épargné pour faire de Fernande une jeune fille accomplie. Notre rêve, maintenant, est de la voir heureuse, épouser un brave garçon, et nous en avons beaucoup dans nos relations !! Mais hélas ! rien ne l'intéresse. Si, quelque chose, des promenades seules dans Paris, mais où va-t-elle ? Nous avons pris des détectives pour savoir, rien d'anormal, visite dans les grands magasins, chez son couturier, bottier, matinées artistiques, et, croyez-moi, jamais accompagnée, une vie complètement solitaire, ici retirée presque toujours de nos fêtes, prenant ses repas seule, évitant de nous rencontrer, ne disant rien aux domestiques, des ordres brefs, et voilà comment nous vivons depuis son dernier voyage en Allemagne !!
- Excusez-moi de vous couper la parole, Monsieur Duruy, mais combien de temps votre jeune fille est-elle restée en Allemagne ? ceci est une question précise, dit en souriant M. Darnosy.
- Le temps d'apprendre l'allemand.
- Mon ami, ne cherche pas, exactement quinze mois.
- Merci, Madame ; ce n'est donc plus un voyage, mais un long séjour.
- Avant cette séparation, jeune fille charmante, studieuse, aimant les fêtes, les conversations, cherchant à tout moment à s'instruire, répondit en soupirant M. Duruy. Hélas ! aujourd'hui, quelle drôle de fille nous avons, c'est simple, nous n'avons plus d'enfant... plus du tout, vous pouvez me croire, je ne cherche que le moyen de m'en détacher complètement !!!
- Calmez-vous, reprit M. Darnosy, nous allons tâcher, avec votre collaboration, d'arranger toutes ces difficultés, mais avant, j'ai besoin de faire la connaissance de Mlle votre fille... Ensuite, nous allons organiser, dans ce salon, sans témoins, une petite réunion ; bien entendu, à nous quatre ; il ne faut aucune personne étrangère, que rien ne puisse venir dévoiler le secret que garde jalousement le cœur de votre fille ; faites vite et comptez sur toutes mes lumières, j'ai vu beaucoup plus tragique dans mon existence de médium et surtout, je crois, plus difficile.
- Mon ami, veux-tu sonner...
- Voici qui est fait, ma chère Jeanne.
- Madame..., dit en s'inclinant le valet de chambre.
- Jean, voulez-vous voir si mademoiselle n'est pas en promenade, et si elle est ici, veuillez la prier de venir immédiatement au grand salon, nous avons, son père et moi, à lui causer.
- C'est bien, Madame. Et le domestique doucement se retira.
- Croyez, Monsieur Darnosy, que je suis heureuse d'avoir votre confiance, dit très gravement Mme Duruy. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre dernier ouvrage, La Transmission des Ames, et ne croyez pas un seul instant que je puis exagérer mon admiration à votre égard, mais vous êtes à mes yeux un des plus célèbres occultistes de notre temps, et voilà la raison qui nous a poussés à vous inviter aujourd'hui. Nous voulons savoir, et je pense que ceci est notre droit..., n'est-ce pas, cher Monsieur ?
- Madame, soyez certaine que je vais faire l'impossible pour vous donner tous renseignements utiles au sujet de mademoiselle votre fille ; mais ne voulant pas vous leurrer en vous cachant la vérité, par crainte de vous faire de la peine, promettez-moi de ne pas m'en vouloir d'être franc avec vous !!

– M. Darnosy, reprirent le père et la mère dans un même élan, voyons, vous avez notre confiance... Travaillez, et surtout promptement, il est nécessaire que cette situation arrive le plus rapidement possible à sa fin.

– N’allez pas croire, Monsieur et Madame, que j’ai des dons spéciaux, non !! Dans mon cas, j’ai beaucoup d’observations, et je puis, sans trop m’avancer, vous faire part que je suis presque fixé sur l’état d’âme de votre jeune fille ; mais ne me demandez rien avant d’avoir eu avec elle un entretien, car je puis me tromper, et de ceci j’ai horreur ; bien entendu, comme je viens de vous le dire, à nous quatre seulement, il ne faut aucun témoin, aucun ponctua le célèbre occultiste, et un tête-à-tête serait encore préférable pour commencer.

La porte du salon vient de s’ouvrir pour laisser le passage à Jean :

– Madame, Mademoiselle vous prie de l’attendre un peu, le temps de changer de toilette.

– C’est parfait, Jean, vous pouvez vous retirer. Tout est bien comme cela, je tremblais à la pensée que vous n’alliez pas la rencontrer aujourd’hui, Monsieur Darnosy ; je vous prie, faites l’impossible !

– Comptez sur moi, Madame, je vous suis tout dévoué. Un mot encore avant l’arrivée de votre demoiselle. Pour un motif que vous trouverez, tâchez de me laisser seul avec elle, ceci a une bien grande importance.

– Un quart d’heure après son arrivée, questionna M. Duruy.

– Parfait ; le temps des présentations et par ce moyen, dès aujourd’hui mon opinion sera déjà bien fixée, et je puis même dire pleine de certitudes.

Un petit coup sec à la porte. « Entrez ! » cria M. Duruy, et l’air hautain, gainée dans une robe noire, Mlle Duruy s’avança. Mme Duruy fait les présentations :

– Je vous présente, Monsieur, ma fille, mademoiselle Fernande.

– Mademoiselle, enchanté, dit en s’inclinant M. Darnosy.

– Monsieur Darnosy, le célèbre occultiste, l’auteur du livre que nous avons tant apprécié, La Transmission des Ames.

Fernande Duruy dit en s’asseyant :

– En effet, Monsieur, j’ai pris un grand intérêt à la lecture de votre œuvre, et vous en félicite vivement, mais come il reste dans tout cela des points obscurs, des choses que je puis qualifier d’impossible !

– Mademoiselle, il n’y a rien d’impossible, surtout dans une science comme celle-là.

– Voyons, ma fille, à la lecture tu as été émerveillée et aujourd’hui, devant monsieur, tu te permets des critiques ?

– Mais oui, ma mère, je ne voulais pas te faire part de choses qui, à bien parler, ne t’intéressent que faiblement, mais puisque aujourd’hui j’ai l’honneur de rencontrer l’auteur, il est de mon devoir de lui demander quelques explications qui, j’ose le croire, ne me seront pas refusées par lui...

– Mademoiselle, je suis entièrement à votre disposition et, au contraire, très flatté de voir combien vous avez pris part et étudié tous les points délicats de mon ouvrage.

– Je vous demande pardon, dit en se levant M. Duruy, je vous laisse quelques instants. Et, très droit, le père de Fernande se dirigea vers le jardin.

– Fernande, que veux-tu demander à monsieur ?

– Je suis un peu hésitante, et si je pouvais avoir le livre de monsieur, je saurais vivement retrouver les pages qui m’ont paru les plus inexplicables pour mon esprit, entendons-nous.

– Mais rien de plus simple, je vais aller le chercher ; cela va être drôle au possible, ma chère enfant, mettre monsieur Darnosy en contradiction avec une œuvre de cette importance. Non, tu exagères. Et Mme Duruy quitta le salon pour aller chercher la preuve de la discussion.

– Enfin, me voilà seule, soupira-t-elle... Arrivera-t-il vivement à nous éclairer ? Toute ma vie, tout mon bonheur est dans cette minute. Et, fatiguée, la pauvre femme s'écroula dans un fauteuil.

Un long silence entre l'homme et la jeune fille. M. Darnosy observait cette grande et belle femme très masculine d'allure et de voix ; ses yeux énergiques faisaient redouter de la possibilité de les endormir, mais dans ce calme salon, il tenta de le faire, et, en se levant très droit, ses bras dans la direction de la jeune fille, lança d'une voix forte : « Obéissez, je le veux ! » Le résultat ne se fit pas attendre.

– Vous obéir, mais à quoi, et pour quelle raison, demanda en riant Mlle Duruy ; et, reprenant son air sérieux : Non, Monsieur, vous faites fausse route, il faut changer de tactique avec moi, je ne suis pas votre sujet !!!

Un peu dépité, le célèbre occultiste fut bien obligé d'en convenir, et c'est en confesseur qu'il continua :

– Je préfère ceci.

– En causant, peut-être allez-vous m'instruire sur bien des choses, Monsieur, mais avant tout, je vous demande la plus grande des discrétions.

– Comment pourriez-vous douter de moi, n'ayez pas de craintes à ce sujet, Mademoiselle.

– Mes parents, avant mon arrivée, doivent vous avoir parlé de mon éducation, également de mon instruction et de mes voyages ?

– Oui, je sais, Mademoiselle, que rien n'a été négligé pour faire de vous une jeune fille parfaite...

– Parfaite, murmura Fernande. Tenez, je vais vous donner un exemple de cette soi-disant éducation parfaite, tout d'abord il n'est pas question d'éducation, mais d'instruction, ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; mais je dois avouer que, comme instruite, je le suis. Mes parents, contrairement à ce que vous pouvez croire, sont des viveurs, des fêtards, n'ayant rien de mieux à faire, ils font la fête. De ceci, je ne critique rien, du reste, un enfant n'a pas le droit de contrôle sur ses parents ; mais déjà en bas âge ils ne se sont pas plus occupé de moi que vous vous en êtes occupé, de ceci je n'exagère rien, confiée à des nourrices, ensuite à des gouvernantes plus ou moins stylées, j'ai été élevée au petit bonheur. Arrivée à l'âge de m'instruire, les grandes pensions firent mon bonheur, et je n'insiste pas sur ce que l'on peut apprendre sur les vices.

– Les vices ? reprit M. Darnosy.

– Mais oui, la fortune n'exclut pas les mauvais instincts, et vous pouvez croire, cher Monsieur, qu'en sortant, sur la vie sexuelle je pouvais passer mon baccalauréat !!!

– Je vais, Mademoiselle, à ce sujet, vous laisser savoir que moi aussi j'ai une fille, mais qui a été élevée par nous. Sa mère, la pauvre femme, est décédée il y a deux ans, ce qui fait que nous vivons ensemble. Ma situation me permet de la garder à ne rien faire, mais je veux lui inculquer le goût du travail, la vie est courte mais fort longue, et puis, une occupation est nécessaire à l'esprit. Pendant le travail, on ne pense pas à mal faire.

– Je suis, reprit Fernande avec un petit air pincé, à ce sujet, Monsieur, complètement de votre avis, mais quel âge a votre fille ?

– Vingt-deux ans, et je puis vous le dire, une nature parfaite, ne me donnant que des satisfactions.

– Que fait-elle comme emploi ?

– Vendeuse chez la grande couturière Louisa-Susy Marot.

– Chez Louisa Marot !!!

Fernande devint toute pâle en redisant le nom de sa couturière, mais vite elle reprit :

– Son choix dans cette carrière est parfait, on y gagne beaucoup d'argent quand on a une belle clientèle, et je sais que cette maison est une des plus riches de la place de

Paris, je ne m'y suis jamais fait habiller, mais j'en suis une bien grande admiratrice ; si quelquefois je me décide, donnez-moi donc le nom de votre fille.

– Très facile à retenir, elle se fait appeler Lysiane.

– Merci beaucoup, Monsieur, dit-elle en se levant, je vais voir ce que fait ma mère, excusez-moi un instant.

Et Fernande, pour cacher son trouble, sortit précipitamment en murmurant : « Lysiane, sa fille ! tout mon amour et toute ma vie !!! »

Ayant vu sortir sa fille, M. Duruy se précipita auprès de son hôte.

– J'ai tout observé, dit-il, par cette baie vitrée, que savez-vous ?

– Ma foi, Monsieur, pas grand'chose qui puisse réellement vous surprendre ! Vous avez dû voir que j'ai essayé, mais en vain, de l'endormir. Une nature beaucoup trop forte, je n'ai pas d'empire sur elle. C'est en conversant que j'ai peut-être trouvé la clef de l'énigme, mais ne crions pas victoire encore ; il est nécessaire maintenant que je me livre à une discrète enquête, prenez patience, dans quelques jours nous serons certainement fixés.

– Monsieur Darnosy, merci beaucoup du mal que nous vous donnons, mais soyez persuadé que vous ne perdrez rien dans vos dérangements, et que déjà toute ma sympathie vous est acquise.

– Je suis, Monsieur, très flatté et je vais tâcher de me rendre digne de la confiance que vous me témoignez.

Il se fait tard, la porte du salon vient de s'ouvrir pour laisser passage à Mme et à Mlle Duruy.

– Mesdames, permettez que je prenne congé, hélas ! tout à une fin, même les plus belles choses.

– Revenez ce même jour la semaine prochaine, reprit Mme Duruy en souriant, vous nous le promettez ?

– Oui, sans faute !!!

Et M. Darnosy, accompagné du domestique, descendit l'escalier conduisant au grand vestibule, et se retira.

Les deux femmes restèrent seules. Fernande, les traits toujours tirés, regardait sa mère avec une attention toute spéciale.

C'est Madame Duruy qui rompit le silence :

– Ma petite Fernande, comment trouves-tu ce monsieur ?

– Peut-être un peu prétentieux dans sa personne, il n'en est pas moins pour cela charmant, beau parleur, bien élevé, en un mot, homme supportable.

– Ma fille, je ne sais pas, moi, je le trouve un peu timide !

– Un peu timide, reprit Fernande suffoquée, non, laisse-moi rire, merci.... Je vais te laisser savoir que sa timidité a été, ici, dans ce salon, tout à l'heure, assez osée pour essayer de m'endormir ; je me demande encore ce qu'il voulait de moi ! Peut-être croire que je l'aime ? ou peut-être voulait-il me violer !!

– Ma fille ! cria Mme Duruy, voyons, est-il possible ? une intelligence comme la tienne, ici, entourée des tiens, allons, un homme du meilleur monde !!

– Ma mère, il y a encore des hommes du meilleur monde à l'heure actuelle, mais où sont-ils ? En as-tu dans tes relations ?

– Mais certainement !

– Veux-tu me les citer ?... tu cherches ? pourquoi ne pas me répondre, tu hésites ? dépêche-toi, allons, vivement, ma mère.

– Tiens, petite impatiente, le petit Louis Daras !

– Celui-là, un parfait voleur.

– Allons, ma fille !

– Mais oui, l'affaire qui a fait tant de bruit quand il a volé ou fait voler son oncle, le diamantaire !

- Folies de jeunesse, et puis, il a eu un non-lieu, rien n'a été prouvé à ce sujet.
- Heureusement que son oncle a retiré sa plainte, enfin !!
- Tiens, un autre jeune homme, plein d'avenir, ingénieur de premier plan, Jean Darboeuf.
- Ma mère, Jean est charmant. C'est peut-être le seul honnête, droit et correct de nos relations, je parle dans les jeunes hommes, car dans les vieux, n'en parlons pas, tous des vicieux hypocrites.
- Allons, calme-toi, ne juge pas sans savoir, tu es trop jeune pour te permettre de pareils jugements.
- Ma mère, excuse-moi, mais pour me tenir des propos répugnants, je ne suis pas trop jeune et je ne félicite pas ces messieurs du meilleur monde, que vous aimez tant, père et toi ; voilà la raison pour laquelle je m'éloigne de plus en plus de vos réceptions dites « mondaines ». Au sujet de Jean Darboeuf, l'année dernière pour la grande fête donnée en l'honneur de ton anniversaire, je vais te surprendre, en levant le voile sur sa vie privée. C'est justement à cette soirée que j'ai découvert le mystère de la vie secrète de notre ami. A table, tu dois te souvenir, ma mère, que tu étais placée très loin de Jean ?
- Mon enfant, ma mémoire à ce sujet me fait défaut.
- Oui, assez loin pour que tu ne puisses pas très bien le voir, mais moi, par contre, j'étais presque à ses côtés, et il avait en face de lui M. Verna, j'ignore son prénom, tu sais, un petit homme ayant des cheveux gris ? Je le crois séparé de sa femme et se disant artiste dramatique ?
- Son nom, Camille Verna.
- Oui, tu as trouvé... et puisque nous sommes seules, mon père ici pourrait me gêner, je vais tout te dire, mais avant, il faut te persuader que je ne suis plus une petite fille, que la vie n'a plus de secret pour moi, j'ai voyagé, et beaucoup appris, surtout sur les mœurs allemandes, car celles-ci ne m'ont rien caché, et aujourd'hui je m'en trouve très heureuse.
- Mme Duruy, la voix voilée, reprit :
- En Allemagne, je ne comprends pas !!
- Tu ne comprends pas, eh bien ! tu vas comprendre... Les Allemands, mais promets-moi bien de ne rien dire à père, m'ont montré bien des choses : le nudisme, les brasseries, etc., etc., et j'ai justement, un soir, avec des amis, dîné en compagnie d'hommes habillés en femmes...
- Des hommes habillés en femmes ! mais, ma fille, tu deviens folle ! Un soir de carnaval, probablement ?
- Non, ma mère, un soir ordinaire, tiens, comme aujourd'hui.
- Et pourquoi ces travestis ?...
- Ma pauvre mère, mais pour attirer l'amour !! L'amour des hommes !!!
- Ma fille, je ne puis croire tes dires, et à tes sales histoires d'Outre-Rhin quel rapport avec ce gentil garçon, Jean Darboeuf ? Explique-toi, car maintenant je désire tout savoir, mais méfie-toi de ne pas porter des jugements avec trop de légèreté.
- La scène que je vais te retracer, je l'ai vue un peu avant deux heures du matin, dans la grotte du parc ; il faisait bien nuit, mais la lune m'aidant de sa clarté, je n'ai rien perdu de la beauté du spectacle, je n'ajoute rien, écoute.
- Que vais-je apprendre, murmura la maman. Commence, je suis toutes oreilles, dites en souriant la mère à sa fille, mais malgré tout un peu inquiète.
- Souviens-toi que jamais un bal n'avait duré aussi longtemps.
- En effet, ma petite Fernande, mon anniversaire, cette année-là, a été particulièrement fêté. J'en garde, du reste, le meilleur souvenir !
- J'étais, vers les deux heures du matin, très fatiguée ; le grand salon surchauffé, j'éprouvais le besoin de prendre un peu le frais ; je sortis faire un tour dans le parc...

- Comment, et tu ne m’as pas prévenue de ce malaise ?
 - Pourquoi t’ennuyer, ma mère, l’air frais est un très bon remède, crois-moi ! Après quelques minutes de marche, une grande peur me saisit de voir que je n’étais pas seule à prendre un peu de fraîcheur, et je vis distinctement deux hommes, et quelle ne fut ma surprise de les voir étroitement enlacés.
 - Enlacés ?
 - Oui, ma mère ; mon récit doit te surprendre ? et tu vas voir. Deux solutions s’offrirent à moi : entrer au salon ou me cacher, pour ne pas gêner leur sentimentale promenade ; je pris de suite, et sans hésiter, la dernière solution ; le banc derrière le gros chêne, me donna l’hospitalité, et me rendait, de ce fait, complètement invisible. Ces deux hommes, tu dois t’en douter, étaient Camille Verna et Jean Darboeuf. Quelques minutes, et le couple passa devant mon observatoire. J’entendis distinctement Camille Verna dire à Jean : « Tu seras toujours ma petite Jeanne adorée », et ils s’embrassèrent sur la bouche.
 - Quelle folie, ma pauvre petite !
 - C’est possible ! Crois, ma mère, que je ne charge pas.
 - Mais ces gens n’ont aucun respect de l’hospitalité !!!
 - De l’hospitalité ! Ma mère, l’amour n’a pas de loi.
 - Tu oses parler de cette chose inepte et prononcer le mot « amour »...
 - Que dis-tu pour un homme et une femme ?... Amour également !!!
 - Egalement, c’est du propre !
 - Ne te mets pas en colère, maman, il te reste à entendre la scène principale.
 - Puisque nous en sommes là... raconte !
 - Le couple passé, très attentive à leur promenade, je les vis s’arrêter près de la grotte ; tous les deux regardèrent avant de s’y engager, si personne ne pouvait les voir. J’étais, à ce moment, à plat ventre par terre, mais le terrain en hauteur me permettait de tout observer... Nuit calme, quelques flonsflons du jazz, une fraîcheur exquisite, nuit, ma mère, qui ne devait inciter qu’aux rapprochements. C’est, du reste, ce que firent nos invités. Je restais dans ma position très peu confortable pendant quelques minutes ; j’écoutais : un silence mortel. Doucement, je me levais en retenant ma respiration ; un léger bruit était susceptible de tout me faire perdre et l’instant, pour moi, était précieux...
 - Ma fille, laisse ce dialogue, ce que tu dis ne m’intéresse pas !
 - Tu as peur, ma mère, d’apprendre quelques vérités sur notre société et sur nos relations mondaines, du courage, je vais aller vite.
 - Dépêche-toi, mon enfant, je ne puis en entendre davantage.
 - Je disais donc que, montée maintenant sur le banc, je vis distinctement...
 - Voici ton père, arrête ! Pourquoi cette admiration pour ce Jean ?
 - Parce que, ma mère, Jean est la femme de Camille Verna.
 - Je ne puis comprendre, cria la maman, ou du moins, je comprends trop.
- M. Duruy, surpris de voir sa femme et sa fille encore en conversation, les pria de passer à la salle à manger, car le dîner était prêt, et Fernande dit avec un sourire entendu :
- Madame est servie !!!

CHAPITRE II

Rue du Colisée, une grande façade aux lignes imposantes, et dans la sobriété des lignes de cette maison, on distingue parmi les fleurs du balcon, une simple indication : Louisa Marot, « marchande de frivolités ».

Cinq heures viennent de sonner à l'église toute proche. Un jour de juin sombre et pluvieux ; beaucoup de voitures autour de l'immeuble de la reine de la mode, la coqueluche du Tout Paris qui se flatte d'être « chic ». Oui, Louisa Marot est une fée, mais une gentille petite fée. Aussi son succès est mérité ; toutes les mondaines passent en foule dans ses salons, tout chez elle respire le bon ton, l'élégance et la bonne tenue.

En costume genre tout à fait masculin, bottée de cuir verni, cravache en main, Fernande, après sa leçon d'équitation, se rend doucement chez Louisa Marot. En arrivant devant les salons, le chasseur la conduit aussitôt vers sa vendeuse, la jeune et jolie Lysiane.

La porte du petit salon d'essayage refermée sans bruit, les deux femmes s'embrassèrent passionnément, mais Fernande, d'un mouvement nerveux, écarta son amie. Lysiane, surprise de cette saute d'humeur sans motif, éclata en gros sanglots en disant :

– Méchant, comme tu es brutal, mon « petit Fernand ».

– Brutal !... brutal... tu dois en connaître la raison ?

– Ma foi, non.

– Comment se fait-il que ton père soit en rapport avec ma famille, oui, ton père, M. Darnosy !!! Parle ou je te cingle avec ma cravache.

– Mais avant de me frapper, explique-moi, je ne sais rien, absolument rien !!! Je n'ai jamais parlé de toi à mon père et mon père jamais ne m'a parlé de toi.

Devant tant de sincérité, Fernande se fit plus douce :

– Voilà ! Il y a trois jours, ton parternel était au jour de réception de ma mère. Je connaissais ton père par ses écrits, mais usant d'un pseudonyme, Darnosy, je ne pouvais savoir quel lien de parenté vous unissait, puisque ton nom de famille est Fribourg.

– Ceci est étrange, dit en levant les yeux Lysiane ; j'avoue, mon cher amour, ne rien comprendre à ce que tu me dis.

– Je ne sais comment ton père a été présenté chez mes parents, et vais même te dire mieux, invité par eux à revenir, il a fait très bonne impression. Souvent, je t'ai causé des différends qui surgissent entre mon père et ma mère, car ceux-ci sont curieux de connaître le fond de mon âme, mes goûts, je puis même dire mes passions, mais mon secret, je le garde jalousement, et ma vie ne regarde personne. J'ai été, par les soins de mes parents, mise en rapport avec ton père. Un instant seul dans le grand salon, il a tenté, ceci est bête, de m'endormir, oui, ma petite, inutile de te dire qu'il en a été pour ses frais !!!

– Heureusement, soupira Lysiane, s'il y était arrivé, j'étais perdue !!

– Perdue, pourquoi ? Ne suis-je pas là, tu sais, demain, je puis laisser mes parents, je ne suis pas pauvre, et nous vivrions très bien ensemble sans connaître la gêne.

– Je le sais, mon cher petit Fernand, mais il ne faut pas, nous sommes tranquilles, ne cherchons pas autre chose pour le moment. Et, rieuse, elle demanda : Tiens-tu à repasser tes robes ?

– Pas du tout.

– Quand veux-tu que je te livre ?

– Veux-tu demain samedi, deux heures ? Je suis seule, mes parents, à cette heure, sont invités.

– Maintenant, une chose va me tourmenter : comment père a-t-il été mis en relation avec les tiens ? Il faut que je tire cette chose au clair.

– Lysiane, sortons, nous causerons dans le vestibule devant tout le monde.

La grande couturière, en voyant Fernande, la salua bien bas ; toujours cavalière, celle-ci tendit une main à la reine de la mode qui, flattée, s'inclina beaucoup plus encore et questionna :

– Vos robes vous plaisent-elles ?

– Très bien. Votre dernier modèle *Tout mon corps*, une merveille, vous êtes, Mademoiselle Louisa, une artiste de grand talent.

– C'est trop, vous allez me faire rougir !

La couturière se retira et laissa les deux amies à leur entretien. Fernande observait un coin du hall où beaucoup de femmes étaient assemblées.

– Ecoute-moi, ma chère petite Lysiane, interrogea Fernande, regarde la belle fille.

– Oui, en effet, un nouveau mannequin qui va attirer beaucoup de monde, la patronne est une femme surprenante pour dénicher des as !

– Fernande, toujours occupée à admirer le nouveau mannequin, demanda à son amie :

– Ne sois pas jalouse, ma petite fille adorée, mais en est-elle ?

Lysiane, piquée au vif, répondit d'un petit air glacial :

– C'est facile, va le lui demander !!

Et Fernande, sur cette réponse, prit congé en criant à sa petite vendeuse :

– A demain, à demain !!

Celle-ci, toute rouge, fit un signe :

– C'est entendu.

Lysiane, un peu lasse de cette visite, se retira du mouvement des salons, et se mit à réfléchir, cette fatalité, son père allant chez les Duruy. « Non, c'est à n'y rien comprendre, que faire pour l'empêcher d'y retourner ! Une question bien délicate se pose à mon esprit, et puis, je ne puis résoudre cette chose-là toute seule, il me faut les conseils de Fernande. A nous deux, peut-être allons-nous y arriver, quel ennui si mon père, et puis non... quelle épouvantable perspective !! »

Un coup de sonnette fit lever la jeune fille qui se précipita vers les clientes qui, nerveuses, demandaient une vendeuse. Par malheur, le coup de sonnette avait été donné par Louisa.

– Allons, Lysiane, lui dit-elle, il ne faut pas rêver, il y a du travail, cette semaine, les Drags, et dimanche le Grand Prix de Paris, surtout que demain, une après-midi de fichue.

– Pourquoi ? demanda la vendeuse.

– Tu oses me demander pourquoi, mais toutes les fois, c'est à remarquer, que tu vas chez la petite Duruy, tu y reste[s] beaucoup trop longtemps, je ne sais ce que tu peux y faire, mais vraiment, tu exagères, il est bien d'être empressée auprès des clientes, mais tout de même ne faut-il pas trop exagérer, nous n'avons pas ici que Mlle Duruy à servir. Tiens, voilà justement Cécile Sorel, occupe-là un moment, j'ai à terminer un modèle, une dizaine de minutes et je suis à elle, parle-lui, cela lui fera plaisir, de son éternelle jeunesse, de son passage en Italie et de sa visite à Mussolini, et demande-lui également, sans en avoir l'air, le soir où, chez Molière, elle débutera dans *Phèdre*, tout naturellement, pour aller l'applaudir.

– Comptez sur moi pour tout cela.

Et Lysiane, gracieuse, se précipita au-devant de la Sociétaire de la Comédie-Française, avec un sourire, mais combien commercial.

* *
*

– Tenez, par ici, vous venez livrer les toilettes de Mademoiselle ; et Marie, la femme de chambre, fit entrer la vendeuse de chez Louisa dans un petit salon. Attendez une minute, je vais vous annoncer ; tenez, voilà des journaux de mode sur la table à votre disposition.

– Merci, Marie, fit en riant Lysiane, des journaux sur la mode, j’en ai chez moi tellement que je puis vous en céder.

– Alors, en attendant Mademoiselle, lisez ce livre.

Et la femme de chambre tendit à Lysiane l’ouvrage de son père.

– Merci ; je connais ce bouquin.

Et la soubrette dit en s’en allant :

– Il faut être fou pour raconter des choses pareilles, vous pouvez vous en rendre compte.

« Mon pauvre père, travaille, cherche et voilà comment les gens comprennent ton œuvre ! Enfin, il ne faut rien dire, il y a de bien grandes places pour les idiots, puisque les cieux leur sont ouverts. Tous les cartons sur la grande table du milieu ! Pourvu que la commande soit en tous points parfaite, j’ai le trac pour la robe du soir, beaucoup trop femme, le modèle pas assez étrange, il manque du rouge, pourtant, Frida, notre nouveau mannequin, l’habille parfaitement ; toutes ces réflexions, mais pourquoi m’ennuyer ? c’est peut-être, de toute ma livraison, celle-ci qui lui plaira le plus, elle est tellement originale !!!

La porte ouverte brusquement laisse passer Fernande.

– Bonjour, ma chérie, excuse-moi de t’avoir fait attendre, mais une lettre pressée, seule, en est la cause ! Mon Dieu, que de cartons ! L’auto de Louisa a dû plier sous le poids de toutes ces fanfreluches ? Et la facture doit être presque aussi lourde que ces cartons.

– La voici, mon petit Fernand.

– Bien, bien, mais, que veux-tu, il faut passer par là, car il n’y a que chez toi qu’on habille bien, si la note est salée, les modèles sont beaux et ceci, pour une élégante, c’est le principal. Marie, aidez-nous à monter toutes ces toilettes chez moi, car nous sommes très pressées.

Marie, de ses bras robustes, prit presque toute la livraison.

– Cette fille est courageuse, mais ce qu’elle peut être barbe, je ne parle pas de sa curiosité. Attends, je vais tirer sur la porte la double portière, de cette façon, elle en sera pour ses frais !

Lysiane, très proche de la fenêtre, regardait, les yeux plein d’extase, la beauté de la propriété des Duruy. Par cette belle journée de juin, pas une chaleur lourde, mais un air frais entrainé en abondance dans l’appartement. Fernande soupira :

– Que je vais être heureuse tout à l’heure dans tes bras, ma petite femme adorée.

Cette phrase arrêta net le rêve de Lysiane qui reprit :

– Comme nous allons être heureuses, tu veux dire ?

– Excuse-mi, ma petite chatte, mais les hommes sont, en général, très égoïstes, et si je n’ai pas eu le bonheur de naître homme, j’en ai le cœur, les qualités, mais aussi les défauts.

– J’aime tes façons mâles, tes coups, tes sautes d’humeur, la façon dont tu embrasses, tu le sais, je suis ta chienne, à toi seul, tu es mon lion superbe et généreux.

– Ma petite chérie, j’ai lu cette belle phrase quelque part, mais oui... dans Hernani, parfait, que je serais heureux de devenir un jour, moi aussi, un bandit, faire de vilaines choses et de belles aussi ! Mais je me crois encore l’âme beaucoup trop pleine de sentiments ; tiens, approche-toi, ma Lysiane au cœur tendre, je vais te raconter un rêve qui n’est pas vieux, de cette nuit ! écoute, nous étions couchées toutes nues et j’avais ta chevelure autour de mes bras robustes, nous étions liées

pour toujours dans cette folle étreinte, et j'ai eu la sensation, tant nos membres étaient assemblés, que j'entrais en toi, un long soupir me réveilla et je me mis à pleurer de me retrouver seule dans mon grand lit ; horrible déception !

– Quel étrange rêve ; tu as connu une minute délicieuse.

– Que dis-tu ? Délicieuse, ma petite Lysiane, il faut dire délirante, et j'ai encore une fois maudit mon sexe, que ne suis-je un homme !!! Toi, ma chérie, tu te contente[s] d'être une femme.

– Oui, crois-moi, je suis heureuse d'être femme et encore plus heureuse de t'avoir comme amant.

Et Lysiane entoura de ses jolis bras la tête de Fernand, qui la repoussa brusquement en lui disant sur un ton de profond mépris :

– Passe-moi mes toilettes...

– Une question à te poser, va, et Lysiane, toute tremblante, demanda très humblement : Comment penses-tu empêcher mon père de revenir ici ?

– De l'empêcher de revenir ici ? de fréquenter ma famille ? d'être complètement de la maison ? Mais voyons tu deviens folle, je ne veux rien faire pour l'attirer, mais ne désire rien faire non plus pour l'éloigner ; ne crois pas, je suppose, que c'est moi qui l'ai introduit ici ; il en sortira, Lysiane, tout du moins je l'espère, comme il est venu.

– Oui, tu as bien dit, je suis folle, mais folle à la pensée du scandale, et je le crois très proche ; non, Fernand, pour toi, pour moi, mon père doit tout ignorer, il est violent, et dans un excès de colère, je le crois capable des plus effroyables décisions.

Fernande arrêta ce dialogue par un impératif :

-Je veux essayer mon nouveau costume d'amazone, et vite, je n'ai plus de temps à perdre...

Lysiane, tête basse, s'exécuta, montrant une grande nonchalance, toutes les ficelles furent retirées des boîtes et le costume noir s'étala bientôt aux pieds de la dominatrice.

– C'est bien, aide-moi à me déshabiller, allons, plus vite, te dis-je, j'ai hâte de me voir parée dans ce mâle uniforme.

– Comment, un uniforme, demanda Lysiane, pas une seule cliente ne porte ce modèle, ce n'est donc pas un uniforme, mais bien une création spécialement exécutée pour toi.

La vendeuse, ici encore, reprend toujours le dessus.

Devant l'immense armoire ornée de glaces, Fernande, prend des attitudes, se tourne et se retourne, recherche un geste d'un type du milieu, mais ne parle pas pourtant, sa joie se reflète sur son beau masque masculin, puis, enlaçant Lysiane, la pressant contre elle, lui murmure :

– Quel chef-d'œuvre ! Mais il manque quelque chose pour que tout soit en harmonie ; tu le sais bien ? des bottes. J'ai voulu à ce sujet, ma douce mignonne, te faire une surprise et aussi une grande joie. Sachant ta passion pour celles-ci, j'ai été faire l'emplette chez Julia... et puis, tu vas voir ce que tu vas voir.

Se précipitant dans une petite pièce, en revint, brandissant deux superbes bottes en chevreau verni.

– Regarde, Lyly, comme elles sont belles ! touche-les ! caresse-les !

Lysiane ne pouvait en croire ses yeux.

– Donne, donne, mon petit Fernand adoré, je suis, crois-moi, folle, mais cette fois, de joie, jamais tu ne me seras apparu aussi fort, aussi costaud, pour employer un mot qui me donne le courage d'être comme je suis.

Fernande, d'un mouvement habile, se chaussa. Tout allait à la perfection.

– Quelle bonne cordonnière, dit en riant la belle amazone.

Et, revenant vers la glace, elle se contempla des pieds à la tête.

– Passe mes gants couleur souris et ma cravache, ma petite femme adorée... Merci, tu vas pouvoir contempler ton homme dans toute sa beauté et fierté masculine.

Lysiane ne pouvait en croire ses yeux.

– Que tu es beau, mon Fernand, rien ne te manque ! [Qu’elles] sont jolies, tes bottes !

Et, en prononçant ces mots, celle-ci se laissa glisser sur le tapis aux pieds de son seigneur et maître. Fernande, comme une dompteuse, leva sa cravache, et sa chose ayant compris se mit à embrasser amoureusement le tout neuf vernis de ses bottes montantes.

– Fernand, cria-t-elle, frappe-moi, je veux tes coups ; tes coups sont pour moi une manne céleste.

Un petit coup sec sur les cuisses la fit tressaillir.

– Méchant !!!

Mais un autre coup à la porte les remit à la réalité :

– Mademoiselle, M. Darnosy demande à vous parler.

Cette voix, celle de Marie ! A ce moment, Fernande, en envoyant sa cravache par la fenêtre, cria à sa domestique :

– C’est bien, dites-lui d’attendre...

Lysiane, plus morte que vive, répétait entre ses lèvres serrées :

– Cauchemar !!! Le vilain cauchemar !!!

– Relève-toi, commanda Fernande.

Et celle-ci, pleine d’obéissance, toute hébétée, se releva.

– J’ai un soutien, un homme en toi, l’instant demande une solution propre.

– Une solution, va-t’en !!! dans mon cabinet de toilette tu trouveras ce qu’il faut pour te refaire une beauté, dépêche-toi.

Et, docile, la pauvre petite se mit en devoir d’aller vite.

Fernande, de son côté, activait son changement pour se présenter devant le père de sa maîtresse. « Une simple petite robe genre tailleur fera bien l’affaire. Que cet homme peut être ennuyeux, disait-elle. Il arrive juste au moment où nous allions passer notre plus agréable quart d’heure... Il peut être tranquille, comment je vais l’expédier rondement !

– Mon Fernand, je suis prête.

– Très bien, tu vas partir par le petit escalier de service, passe...

– Mon Dieu, cria Lysiane, mon sac !

– Ton sac ?

– Oui, tout va mal décidément, je l’ai laissé dans le salon.

– Folie ! ton père s’y trouve.

– Et dans ce sacré sac, une lettre de toi, mon petit Fernand. Nous sommes perdues !

– Pas encore !!! Calme-toi, ma petite fille adorée, je sonne Marie, c’est elle qui va aller chercher cet objet ennuyeux... Descendez, Marie, au salon où attend M. Darnosy, vous y verrez un sac, remontez-le ici, il est la propriété de Mademoiselle qui, par étourderie, l’a laissé sur la table ou sur l’un des canapés.

– Bien, Mademoiselle.

Quelques minutes s’écoulèrent, pénibles pour les deux jeunes filles. Un petit coup discret à la porte, et c’est Fernande qui alla ouvrir.

– Voici le sac.

– Merci. Que faisait M. Darnosy quand vous êtes entrée au salon ?

– Ce monsieur était en train de lire le journal.

– C’est bien, vous pouvez vous retirer. Tu vois, il n’a rien vu. En entrant, ennuyé, seul dans le salon, il s’est intéressé à la politique. Par[s] tranquille, mais regarde si la lettre ?

– Lysiane ouvrit son sac et soupira :

- La voici !!! Nous sommes sauvées, demain, un coup de téléphone.
Deux baisers plein de passion, et Lysiane descendit le petit escalier. Fernande, seule, se regarda encore dans la glace, un peu de poudre, et dit en souriant : « Maintenant, à nous deux, M. Darnosy !!! »
- Tout d’abord, excusez-moi, Monsieur, de vous avoir fait aussi longtemps attendre, dit, en tendant sa main fine, Mlle Fernande à M. Darnosy.
- Mais pourquoi tant d’excuses. Confortablement assis, les fenêtres de ce salon ouvertes sur ce beau parc, les oiseaux, la verdure, enfin toute la poésie est chez vous.
- Non, Monsieur, chez mes parents vous voulez dire !
- Enfin, soupira M. Darnosy, « un jour viendra »...
- Ceci est un parfum à la mode.
- Comme vous êtes drôle, Mademoiselle Duruy.
- Pas toujours, hélas !!!
- Et pourquoi ne l’êtes-vous pas toujours ?
- Je ne sais, ceci je ne me l’explique pas moi-même, il me serait donc très difficile de pouvoir vous l’expliquer. Mais, à coup sûr, vous veniez voir mes parents !
- Oui, en effet, j’ai quelque chose à leur communiquer.
- Ecoutez, Monsieur, je pense qu’ils vont entrer d’une minute à l’autre, aujourd’hui, exceptionnellement, ils sont sortis, mais voilà bientôt six heures.
- Mlle Duruy se précipita à la fenêtre du salon et cria :
- Jean, où allez-vous ?
- Ouvrir le portail gauche pour laisser passer la voiture de Monsieur, répondit le domestique toujours pressé.
- Et, se retournant vers M. Darnosy :
- Les voilà, je vais vous laisser....
- Non ! maintenant je ne veux plus les rencontrer ce soir, je tiens à avoir, avant, une entrevue avec vous.
- Avec moi !? répondit, toute surprise, la jeune fille.
- Oui, avec vous !
- M. Darnosy, allant vite :
- Ne perdons pas de temps, demain chez moi, à trois heures.
- Mais !
- Il n’y a pas de mais... Venez, ceci pour nous mettre d’accord au sujet de la lettre dans le sac de ma fille.
- Presque morte, elle ouvrit une porte discrète et lui fit un signe : « Passez par ici », et quand il passa devant elle, Mlle Duruy prit la main du père de sa maîtresse en lui disant :
- C’est bien, comptez sur moi, j’y serai !

CHAPITRE III

– Faut, y a pas, qu’j’en mette un grand coup ! dit tout en sueur la femme de ménage de M. Darnosy. Huit heures du matin, et il n’est pas encore là...

Lysiane entre et questionne, très inquiète :

– Mon père ?

– Pas encore ici, répond d’un air distrait Séraphine.

Ne voulant rien laisser voir de son trouble, Lysiane donne un ordre bref :

– Si père n’est pas de retour à midi, je vous en prie, venez me prévenir.

– Soyez tranquille, ma petite fille, et travaillez bien, votre Séraphine vous appartient, et elle ne pense pas avoir besoin de vous déranger ce jour...

– Puissiez-vous dire vrai !

Et Lysiane ferma la porte brusquement.

– Passons le plumeau sur le piano, que de poussière ! C’est la faute à l’autobus, ces sacrées machines vous font bouffer tout ce que vous ne voudriez pas, et puis, quand ils passent, tout est dérangé de place, c’est pour ça que Monsieur rouspète toujours : il ne retrouve jamais rien dans ses papiers. Ce désastre, à qui la faute ? à l’autobus ! Et y croit que c’est moi ! Mais on sonne ! Le patron pas là. Les coups de sonnette redoublent d’énergie. C’est bien, j’y vas !! Oh ! bonjour Monsieur Ludovic, entrez, mais vous savez, M. Darnosy ne va pas tarder à venir.

– Oui, Séraphine, je suis un peu en avance, je dois voir Darnosy à dix heures et il est exactement neuf heures et demie. Je vais, en lisant mon journal, l’attendre patiemment.

– Tenez, M’sieur Ludovic, dans ce petit coin, et puis y va pas tarder, c’est un homme de parole.

– Je sais, laissez-moi, j’ai des comptes à faire.

Ludovic, un grand garçon de vingt-cinq ans, teint mat, petite moustache naissante, cheveux bruns rejetés en arrière, un beau petit homme pouvant tout faire en amour, mais n’en abusant pas, pouvant même entrer dans la catégorie des jeunes gens rangés, oui, très rangés et c’est pour cette raison que le maître de la maison tient beaucoup à son petit Ludo comme il l’appelle familièrement. Ludovic, crayon et calepin en main : « Mauvaise journée hier, pourtant mon addition est juste. C’est bien fini, je le jure. Plus de belotte, ce jeu me ruine complètement. Jamais, du reste, le jeu n’a enrichi personne, et à partir d’aujourd’hui, ni-ni fini ! » Et Ludovic, après cette résolution, se mit à contempler les meubles du vieux salon. Sur l’étagère d’acajou, les saxes au sourire figé et les dentelles de porcelaine, se prirent à trembler. L’autobus venait de passer ! Ce salon, un peu lourd, trop louisphilippard, ne plaisait pas du tout à Ludo. Un petit coup sec dans la serrure de la porte d’entrée le fit tressaillir. En effet, une seconde après, M. Darnosy entra dans le salon.

– Bonjour, mon petit Ludo, comment vas-tu ?

– Très bien, et vous, chez Monsieur et ami ?

– Ma foi, pas trop mal. Exact à mon rendez-vous, parfait ; nous avons besoin de parler un peu, une petite seconde et je suis à toi.

– Faites, mon cher ami, j’ai le temps.

Et Ludovic se demandait : « Que me veut-il ? je le trouve un peu nerveux, mais comme il n’a pas couché ici, peut-être qu’une maîtresse cette nuit ?... C’est un monsieur sérieux... » Une grosse voix se fit entendre :

– Mon petit Ludo, je suis à toi.

Et Darnosy apparut, transformé, dans un pyjama dernier modèle de *The Sport*. Malgré ses cinquante-cinq ans, il avait une allure de jeune débutant, demandant

hospitalité à une très belle hétaïre, et prenant place devant Ludo, lui dit à brûle-pourpoint :

– Ecoute-moi, petit, entre nous il va être question de Lysiane, oui, ne me regarde pas ainsi, mais Lysiane est inscrite au registre de mes affaires journalières, et voilà la raison de ta présence ce matin chez moi, c'est qu'aujourd'hui je décide de son sort ! Oui, du sort de celle que tu aimes.

– Lysiane ! soupire le jeune homme, oh ! oui, Monsieur Darnosy, si vous pouviez vous douter de l'amour sincère que j'ai pour elle !

– Je le sais, mon petit ami, c'est justement pourquoi je désire que dans quelques temps tu deviennes son mari !...

– Moi, son mari ?!

– Mais pourquoi pas, répondit sans aucun trouble Darnosy... je vais même aller plus avant, c'est toi qu'elle aura pour mari, et, crois-moi, pas un autre... Et devant un refus formel de sa part, les portes du cloître s'ouvriraient devant elle !

– Et vous pensez arriver à cela ?

– Mais pourquoi pas ? ne suis-je pas son père...

– Oui, certes, mais un père ne peut pas toujours tout, dans une question de sentimentalité !! C'est que, prendre un mari... ! comme le dit si bien Gustave Charpentier, « c'est choisir une poupée » !

– Oui, en effet.

– Et comme poupée, croyez-vous, cher ami, que je lui plaise vraiment ? A mon avis, il serait peut-être nécessaire que nous la préparions à cet événement, tout doucement.

– Il n'y a pas de préparations en douceur, reprit le père, demain il me faut une solution ferme, voilà comment parle Darnosy quand il faut en finir !... Dans notre entrevue, je ne te demande qu'une seule chose !... ta parole ; et en précisant bien : désires-tu épouser ma fille ?

– Mon cher ami que me demandez-vous là ? *C'est oui*, vous devez le savoir. J'aime depuis longtemps, presque à faire des folies, ma petite Lysiane adorée, si je l'aime ? mon cher Darnosy, vous ne pouvez pas un instant croire, peut-être, à la sincérité de mes dires, mais vous souvenez-vous de mes premières tentatives amoureuses, timides, oh ! combien, mais combien sincères. J'ai tout essayé ; en retour à mes cris de chats étranglés... des peut-être ?... laissez-moi réfléchir !!! ou bien, je vais en causer à père ; quelquefois le porte-monnaie entrainé en ligne... il me faudrait chez Louisa une meilleure situation, vous allez comprendre que fatigué de toutes ces embûches, « je laissais tomber » en pensant que peut-être un jour...

– Eh bien ! Ludo, ce jour est arrivé, et comme dans notre *Marseillaise*, un jour de gloire pour toi ; laisse-moi et reviens demain matin, même heure, et comme c'est dimanche, ma fille elle-même te donnera sa réponse.

– Je crois rêver ! Mais pourquoi cette précipitation ? ce changement de vie en quelques heures ?

– Ne cherche pas à comprendre, mon petit Ludo, pense à ton bonheur, surtout pas à autre chose !

– Merci, à demain.

Et, en lui serrant la main, le père dit à son futur gendre :

– Compte sur moi.

* *

*

« Pauvre petit Ludo ! je le lance dans une aventure pas très rigolote pour lui, tant pis ; je veux sauver ma fille des griffes de cette Fernande ! A trois heures, nous allons bien voir ! Le jour de ma visite chez les Duruy, hélas, je ne m'étais pas trompé, mais ce que jamais je n'aurais pu supposer, c'est qu'elle couchait avec ma fille, pour ça, je l'avoue,

jamais !!! Mais vais-je arriver à mes fins ? Il le faut, je le veux ; et tout va chez moi être mis en œuvre pour que rien ne me résiste, j'ai, du reste, dans les mains, les deux femmes, c'est-à-dire les pantins. A moi de savoir en jouer. »

Pris d'une faim subite, le maître de la maison cria :

– Séraphine ! Séraphine !...

– Oh, bonjour, M'sieu, comment vous allez ?

– C'est bien, Séraphine, servez-moi à déjeuner, et vous prendrez de mes nouvelles après m'avoir restauré, pour le moment, je vais très mal, puisque j'ai faim et soif également.

– Bon ! bon ! passez à la salle à manger, je suis votre très humble et dévouée servante !

Et Darnosy soupira en passant dans la pièce pour se restaurer : « Il y a encore dans le monde des domestiques dévoués ! »

Malgré tous les ennuis qui tombaient sur lui, Darnosy mangea de fort bon appétit, et jeta un léger coup d'œil sur son journal ; toujours la même chose : élections en Allemagne, M. Herriot à Genève, Paul-Boncour également. « Heureusement, soupira-t-il, que nous avons Clément Vautel pour nous changer un peu les idées et nous démontrer qu'un journal a besoin d'être tous les jours un peu renouvelé. »

Séraphine entrant en coup de vent :

– M'sieu, vot'courrier.

– Très bien, posez-le sur la table ; voyons ; tien, la librairie Picart demande un exemplaire de mon bouquin et la note spécifie « en dépôt ». Quel succès ! Oui, je vais connaître le plus gros tirage, ceci est un commencement, et en librairie, il faut avoir beaucoup de patience. Je vais, après toutes ces histoires, préparer *La Folie de la Chair*, ceci, j'y tiens beaucoup. Il faut mettre en garde bien des gens sur tous les vices d'aujourd'hui et d'autrefois, mais de nos jours, beaucoup plus connus, l'instruction égale pour tous est une chose parfaite, mais à côté du bien, nous avons le mal, et, il est, je crois, très difficile de pallier à ceci ; il est nécessaire de montrer des exemples, inutile de les inventer ; nous en avons assez de véridiques, hélas, à raconter, les amours de Fernande et de Lysiane vont me fournir un beau sujet de roman, et un roman bien vécu. Déjà trois heures moins un quart, et Fernande doit être ici à trois heures. Séraphine !

– M'sieu ?

– Portez, voulez-vous, le café dans mon bureau, j'attends une jeune fille à trois heures, vous la ferez entrer au salon.

– Bien, bien.

– Maintenant, écoutez, ma bonne Séraphine, ce que je vais vous dire. Mercredi dernier, après le repas que j'ai offert à mon éditeur et à sa fille, vous avez éprouvé, et vous faites du reste toujours la même chose, au moment de prendre le café, le besoin de demander, avec un air de parfaite stupéfaction : « Monsieur prend-il du café ? Mademoiselle prend-elle du café ? Madame... etc., etc... » Pour cette question, vous prononcez très bien Monsieur, Madame et Mademoiselle, de cette parfaite prononciation dont vous vous appliquez sans faute. Je vous en suis reconnaissant...

– Comme vous êtes gentil, M'sieu !

– Oui, merci beaucoup, mais là ne s'arrête pas ma principale réflexion...

– Je pense bien, M'sieu, que je n'ai tué personne ?

– Non, mais enfin, je tiens à vous faire remarquer ceci : au commencement du repas, éprouvez-vous le besoin de demander à mes convives : aimez-vous la langouste ? le poulet ? la salade ? les haricots ? les gâteaux ?

– Pour ça, non, M'sieu !

– Alors, pourquoi cette question pour le café ?

– J'sais pas, moi, j'ai toujours demandé aux gens, voulez-vous du café ?

– Ma fille, c'est stupide ! Et à partir d'aujourd'hui, vous servirez du café matin et soir à mes invités sans leur demander leur avis. Ils peuvent en prendre ou en refuser à leur guise. Je crois, Séraphine, que tout doit aller très bien de cette façon !

– Mais oui, Monsieur !

Et Séraphine, avec un soupir complètement idiot, lança à Darnosy :

– Vous voyez, j'ai fait des progrès, je ne dis plus M'sieu, mais bien Monsieur !...

– On sonne ! Allez ouvrir...

– Oui ! oui !

– Et faites entrer dans le salon...

– Soyez tranquille, Monsieur, j'observe la consigne !

Et Séraphine, en servante fidèle, ouvrit la porte à Mlle Duruy.

– Entrez par ici... prenez un siège... et M. Darnosy va être à vous dans quelques minutes !...

– Très bien, merci...

Et Fernande prit un siège, dédaigneusement : « Quelle sale affaire, pensait-elle ! pour une étourderie ! »

Une petite porte s'ouvrit doucement et laissa passer le maître Darnosy. Fernande, devant cette apparition, devient livide comme une morte.

– Monsieur...

Et ses mains tremblantes imploraient un pardon dont jusqu'à présent elle n'avait pas besoin.

– Remettez-vous ! Pourquoi ce trouble ? Nous avons besoin de parler tous les deux, et il faut aller vite, car *votre amie* sera bientôt ici.

A cette façon simple de dire *votre amie*, Fernande perdit tout son courage.

– Mon amie, dites-vous ? Mais, cher Monsieur, veuillez me permettre de vous dire que je ne comprends pas cette appellation ?

– Vous ne comprenez pas ? Voilà bien le motif de votre présence chez moi, mais j'espère bien que, sans grands efforts, vous allez comprendre ! Tout d'abord, il est nécessaire que vous sachiez pourquoi j'ai été présenté à vos très bons parents.

– Mes très bons parents, murmura Fernande, en levant les yeux au plafond.

– Chut ! interrompit M. Darnosy, vous n'avez pas le droit de douter de la bonté de ceux qui vous ont élevés au rang où vous êtes.

– Vous avez peut-être raison, poursuivez.

– Je reviens à mon unique entrevue avec M. et Mme votre mère, la deuxième ayant été troublée, premièrement par l'absence de ceux-ci et ensuite par la découverte du sac de ma fille, que j'ai, vous le pensez bien, ouvert et inspecté.

Fernande fit un mouvement.

Laissez, reprit autoritaire, le père de Lysiane, ne soyez pas impatiente, vous allez tout savoir ! J'ai été présenté chez vous, par l'intermédiaire de M. de Massé, que vous devez connaître ?

– Oui, en effet, ce Monsieur est un ami à père.

– Et, Mademoiselle, un ami très, très dévoué pour moi. Vos parents, inquiets, à juste titre de vos libertés d'action, car depuis votre retour, principalement, d'Allemagne, vous vous montrez autoritaire, et vous vous donnez à plaisir des allures masculines, vos parents ont donc pensé à ma science pour percer le mystère qui entoure votre nouvelle vie ! J'ai, je dois l'avouer, par l'imprudance de ma fille, été très facilité dans ma besogne. Je ne vous demande pas ici d'avouer, mais de m'écouter ! Des preuves ? nous n'en avons pas besoin, je le crois, entre nous. Votre lettre, je l'ai remise et vous le savez, à sa place dans le sac révélateur de vos vices.

– Monsieur, vous êtes vraiment dur.

– Attendez, je vais l'être plus encore !

Et Fernande, très docile, écouta :

- Je vais être bref... vous aimez ma fille ? Répondez ?
- Votre fille, Monsieur, je l’aime, oui ! Mais pourquoi voudriez-vous que je ne l’aime pas ?
- Darnosy rouge, levant les bras au-dessus de la tête de Fernande, criait :
- Taisez-vous ! Taisez-vous !
- Vous ne me laissez pas parler, de cette façon, vous aurez toujours raison. Ecoutez, croyez-moi, depuis mon retour de chez les Allemands, j’en suis revenue une jeune fille pleine d’expérience et surtout très moderne...
- Très moderne, quel *leitmotiv*, reprit, un peu moins rouge, M. Darnosy. Ce mot « moderne » est un mot, à mon avis, qui englobe tout, et qui peut, à l’occasion excuser tous les vices, et le vôtre en particulier... Prenez de la drogue, ça c’est moderne ! On se livre à la pédérastie... mais, ma chère, c’est moderne ! Il faut être idiot pour ne pas être pédéraste ! Et le soir des noces, un mari affranchi doit savoir de quel côté tourner sa femme ! De nos jours, avec ce que vous nous rapportez de vos tournées artistiques, le tôleier, la Fanny Vallon, dame des Lavabos, mais tout ce monde est ultra-moderne ! Oui, Mademoiselle, des gens parfaits ! et ceux qui ne veulent pas communier dans cette frénésie de modernisme, que vous devez qualifier de purement régulier, ne sont, à vos yeux, que de pauvres imbéciles. Voilà où nous en sommes arrivés. Que vous soyez dépravée, ceci vous regarde, mais que vous débauchiez ma fille, ça, c’est autre chose ! Ne mentez pas, « mettez-vous à table », vous connaissez probablement cette expression, vous, *une jeune fille moderne* !
- Oui, Monsieur, ne raillez pas, et je vais vous conter comment je suis arrivée à persuader Lysiane !
- A persuader ma pauvre fille sans énergie, soupira M. Darnosy, le succès de votre saleté a été des plus faciles !
- Monsieur, vous allez en juger.
- Je vous écoute et cette fois sans interruption de ma part...
- Il y a juste un an, j’étais conviée pour la présentation des modèles chez « Louisa », qui avait certainement puisé l’adresse de mes parents dans le Bottin. Ma mère, souffrante, me pria d’y aller, car l’invitation de Louisa portait bien cette mention : Mme et Mlle Duruy, je ne fis aucune difficulté et me rendis chez la grande couturière. Après avoir montré mon invitation, je fus admise à admirer les modèles, et c’est précisément votre fille qui fut chargée par la « patronne » de s’occuper de moi. Je suis restée longtemps à bavarder avec celle qui m’avait fait, pour une première entrevue, une aussi excellente impression, tout dans sa personne me plaisait, son air audacieux sans pour cela aller jusqu’à l’effronterie, son esprit fin, si délicat, m’avait emballé complètement et sans réfléchir plus avant, je commandai trois modèles ; ce jour-là rien ne fut échangé entre nous. Ce n’est que six jours après, c’est-à-dire à mon premier essayage, que ma passion...
- Vous voulez dire votre vice !
- Mais, Monsieur, vous m’aviez promis de ne pas interrompre cette pénible confession. Puisque vous le voulez, je dis mon vice, plus fort que ma raison, me poussa à complimenter ma vendeuse. Lysiane avait compris le but visé et se mit à rire tout en rougissant un peu ; remise de ce trouble passager, elle me dit amicalement : « Mademoiselle, votre commande sera prête sûrement à la fin de la semaine, voulez-vous que je vienne moi-même chez vous pour vous passer une dernière fois vos toilettes, car malgré la bonne finition de la maison, il peut y avoir de petites choses à rectifier ; j’acceptai tout de suite cette proposition...
- Mademoiselle, excusez-moi de vous couper encore la parole, mais si votre récit est plein d’exactitudes, c’est bien ma fille qui vous a proposé de se rendre chez vous ?
- Ceci, Monsieur, je vous l’assure.
- Recherchait-elle l’aventure ? dit entre ses dents le père de Lysiane.

- Comme promis, mes toilettes me furent livrées au jour fixé, et c'est votre fille qui se présenta chez mes parents ; ce jour-là, je puis vous l'avouer, nous nous étions bien comprises, et dans un même élan, nous nous sommes aimées.
- Et depuis un an, reprit le père, vous vivez comme amant et maîtresse, c'est beau ! c'est surtout très propre ; ma fille, une Sainte Nitouche ! pire qu'une prostituée. Encore une question ; à celle-ci, faites bien attention : croyez-vous avoir été la première ?
- Je pense pouvoir vous affirmer que oui !
- Cette franchise me plait et vous sauve, à une condition : que vous suiviez bien à la lettre ce que je vais vous demander... attendez avant de répondre. 1° Il faut rompre définitivement avec Lysiane ; 2° Ne plus mettre naturellement les pieds chez Louisa ; et 3° créer un alibi pour vos parents, pour qu'il me soit facile de cacher votre vice, ceci a une très grande importance, car je suis convoqué chez eux mardi prochain, justement pour pouvoir m'expliquer clairement sur tout ce que j'ai pu apprendre ou deviner sur vos passe-temps et vos goûts.
- Fernande leva les yeux au plafond.
- Que d'histoires, soupira-t-elle. Enfin, il le faut, je ne suis pas encore dénaturée !
- Pas encore !
- Alors, monsieur, que me demandez-vous pour que mes parents puissent jouir à mon sujet d'une douce quiétude ?
- Ce que je vais vous demander tout d'abord... De jouer à leur[s] yeux les amoureuses, mais les amoureuses normales, bien entendu, et vous allez me donner un nom dans vos relations, nom d'une personne que vous pourriez épouser.
- Le nom d'un jeune homme susceptible de m'épouser, vous voulez dire ?
- Oui, ne plaisantez pas, le moment est mal choisi, reprit, très nerveux, M. Darnosy.
- Une minute de réflexion, je cherche, vous allez voir, nous allons finir par nous entendre !
- Je l'espère bien, Mademoiselle, dans votre intérêt comme dans celui de Lysiane.
- Veuillez noter, dit Fernande, « Jacques Darboeuf ».
- Très bien. Je pense ne pas avoir besoin de vous souligner pourquoi il est nécessaire de cacher à votre famille les secrets de votre vie par trop sale. Un homme va prendre la responsabilité, sans qu'il le sache, tant mieux pour lui, de toutes les folies et sottises que vous avez fait endurer à vos braves parents depuis votre retour à Paris.
- Comme tout cela est exagéré !
- Mais non, une folle peut-elle se rendre compte des ennuis qu'elle fait aux siens ? Et puis, laissez-moi suivre mon idée, tenant à sauver ma fille, croyez-moi, avant vous.
- J'ai compris cela, Monsieur, il y a longtemps, aussi folle que je puis l'être ; et maintenant, puisque je suis expiatrice, je pense ne pas avoir besoin de vous ajouter que je m'incline devant vos trois commandements !
- Vous prenez le parti le plus simple et vous avez raison, Mademoiselle. Par ce moyen, vous m'évitez la violence, mais avant de prendre congé, je tiens à vous laisser savoir que Lysiane, « votre amie », dans huit jours sera fiancée.
- Fiancée, Monsieur !
- Elle voulut dire autre chose, mais ses lèvres restèrent serrées.
- Allez, un peu d'air vous remettra de cette douloureuse scène.
- Et M. Darnosy montra le chemin de sa porte à Mlle Fernande Duruy. Celle-ci, pâle, mais gardant tous ses moyens, s'inclina respectueusement devant le père de sa femme perdue.

* *

*

- Bien, faites entrer ce Monsieur, dit en souriant Mme Duruy à son domestique.

Et le papa de Lysiane, doucement, s'inclina devant la maîtresse de maison. Celle-ci, heureuse, ô combien, lui tendit une main que M. Darnosy respectueusement approcha de ses lèvres.

- Vous êtes à l'heure, Monsieur, ceci est chic de votre part.
- Mais, Madame, vous ne devez pas ignorer que l'exactitude est la politesse des rois.
- Absolument juste, mais combien de gens ignorent totalement ce détail élémentaire de la politesse française !
- Il y en a certainement beaucoup, mais, Madame, comment va Monsieur votre mari ?
- Aujourd'hui, il garde la chambre et me prie vivement de l'excuser auprès de vous.
- Rien de bien grave, questionna M. Darnosy.
- Non, un léger refroidissement, petits inconvénients de l'auto ! Vous allez dire que je suis expéditive en affaire, je suis si impatiente de connaître maintenant le fond de votre enquête. Excuser une mère qui ne demande que le bonheur de son unique enfant.
- Madame, pourquoi me demandez-vous de comprendre vos craintes et vos ennuis, comme vous le savez, je suis père et je connais, oui, hélas ! moi aussi, les tourments que peuvent vous donner la jeunesse aux premiers instincts sexuels...
- Votre jeune fille aussi, M. Darnosy, vous donne du souci ?
- Comme Mlle Fernande, je ne suis, Madame, à ce sujet, pas mieux servi que vous et nos deux jeunes filles peuvent se donner la main.
- « Madame, j'ai tout fait, tout employé, pour apporter aujourd'hui une solution. Je puis vous l'affirmer en toute conscience, cette solution est juste. J'ai tout d'abord cherché discrètement, ma science n'ayant pu entrer en jeu, c'est donc par des moyens ordinaires que je suis arrivé à découvrir les secrets du cœur de votre jeune fille. Mlle Fernande est amoureuse.
- Que me dites-vous ? Ma fille amoureuse ?
- Mais oui.
- Vous a-t-elle nommé la personne ?
- Je crois ne pas me tromper, M. Paul Darbeuf.
- Comment ! non, pas Paul, mais Jean : ce que vous m'apprenez, Monsieur Darnosy, me laisse toute rêveuse, et tout à l'heure vous allez être encore plus rêveur, quand vous saurez, d'après ma fille, la vie intime de ce jeune homme. Cher Monsieur, je m'explique maintenant pourquoi notre pauvre petite était nerveuse. Comment, elle aime Jean ! Mais Jean, ce vicieux, ne l'aimera jamais !
- Vous avez une raison pour avancer cela avec autant de certitude ?
- Oui, Monsieur ; écoutez-moi et vous allez savoir. Je vous parlais tout à l'heure de sa vie intime, vous en jugerez par vous-même. Il y a quelques temps, nous étions seules ici, ma fille et moi, nous causions ; notre conversation roula sur une grande fête diurne et nocturne, donnée pour mon anniversaire ; à cette fête était invité Jean Darboeuf ; ma fille, à ce souvenir, me fit la plus grande des confidences. Après avoir observé de bien près l'objet de son amour au cours du repas, quelle ne fut pas surprise, la pauvre petite ! je tremble de vous révéler cette vilaine chose !
- Allez, Madame, du courage, j'en ai entendu bien d'autres au cours de mon existence.
- Eh bien, Monsieur, ma fille, sans se troubler, cette nuit-là, découvrit, vers deux heures du matin, dans le parc, Jean et un de ses amis, dans une tenue qui ne laissait aucun doute sur leurs relations.
- Madame, mais dans quel siècle vivons-nous ? Pas la moindre retenue chez vous ! Non ! Il n'y a pas à douter de la parole de Mlle votre fille, mais avouez, chère Madame, que nous pourrions ne pas croire cette histoire tant elle est sans-gêne et sale à la fois. Vous voyez que ce vice ne la décourage pas, Madame.

- Mais oui, car ce jour-là elle m'avoua aimer ce garçon ! Quel mystère !
 - Madame, non, tout ceci n'est pas aussi mystérieux que vous le pensez. Regardez autour de vous, tous les auteurs à succès, que ce soit pour le roman ou le théâtre. Actuellement, on triomphe avec la *Fleur des Pois*, peut-être Mlle Fernande est-elle allée à ce spectacle ? Un autre succès, *Aurélie*, je ne vous parle que de la scène, et maintenant, pour le livre, ce dernier n'a rien à envier au théâtre ou au cinéma.
 - Je donne ici beaucoup de soirées, et nous sortons très peu. Maintenant, la lecture ne me passionne pas outre mesure ; naturellement, vos œuvres, Monsieur, bien entendu, mises à part.
 - Mme Duruy, vous ne pouvez être plus aimable.
- M. Darnosy se prépare à prendre congé.
- Je vous en prie, que me conseillez-vous ?
 - Madame, de laisser les choses aller où elles doivent aller...
 - Monsieur, vous êtes de mon avis, merci !
- Et M. Darnosy dit en s'inclinant :
- Madame, nous n'y pouvons, hélas ! rien.
- Et se retira, très digne.

CHAPITRE IV

- Non, sans blague ?... Le champagne, ce soir, à cent francs la bouteille ! Mon vieux Gaston, tu vas fort.
- Madame Lysiane, que voulez-vous ; nous avons des artistes : « le grand gala annuel », tenez, regardez le programme ; comme étoile, Damia...
- Si tu la trouves rigolotte, à la tienne.
- Vous aurez ensuite Edmonde Guy, et puis, exceptionnellement, Lucienne Boyer, ce soir, ne chantera pas que « chez elle », on va l'entendre ici ! Ensuite, le théâtre des Deux-Anes, avec le chanteur Alibert, qui présentera lui-même les as de son célèbre cabaret !
- Oui, oui, tout cela est fort beau, mais mon petit mari n'aime pas beaucoup les envoyer.
- Ce soir, qu'attendez-vous, j'ai ici la femme du célèbre parfumeur que vous avez déjà faite...
- Non ! pas ce soir..., Gaston, mon... dans une heure Ludo sera ici.
- Pas de chance, Madame Lysiane, pour vous et pour moi !
« Cette femme me fait trop de peine, elle ressemble tellement à Fernande », se dit à elle-même Lysiane dont les yeux se remplirent de larmes.
- Quoi, vous n'allez pas pleurer ?
- Non, Gaston, mais veux-tu, laisse-moi seule, j'ai besoin de penser...
- Bon ! à tout à l'heure ! Une bouteille ?
- Mais oui, puisque c'est le tarif !

Le jazz se mit à jouer une petite romance, *Parlez-moi d'amour* !

« Non, dit Lysiane, ce soir, tout s'en mêle pour me donner le cafard, cette chanson, un disque que j'ai usé dans les coulisses de chez Louisa, en pensant à mon petit Fernand, attentive à l'heure où il allait arriver ; ses bottes ; ses cravaches ! Mon Dieu qu'il m'a battue ! Mais ses coups ont pour moi le souvenir d'une douce caresse ! Marié lui aussi, avec ce Jean, ah ! oui, s'il me désirait autant que je le désire, non ne tarderions pas, il me semble, à nous aimer à nouveau. Oui, on a bien raison de dire que le mariage est une affaire que l'on rate à chaque coup ; et pour nous deux, c'est bien justifié ; pauvre humanité !... Mais ma bouteille... à cent francs... presque vide !!! Je vais être saoule complètement à l'arrivée de Ludo... Gaston, tiens, voilà la première tournée.

Et Gaston vida dans la coupe de sa cliente le fond de la bouteille.

- Merci... Cent dix francs ! une bonne aubaine malgré la crise, faut pas se tourmenter, dit en essuyant la table le garçon, ou maître d'hôtel, comme vous le voudrez bien, l'employé de chez Albert, tout simplement.

* *
*

- Ma petite Lysiane, tu permets ?
- Mais oui, Simone, quelle rencontre !
Et la nouvelle venue prit les mains de Lysiane affectueusement.
- Viens-tu souvent ici ?
- Une fois, ma pauvre amie, et pas par semaine, par mois !
- Alors, ton mari ?
- Mon mari, Simone, me déplaît énormément, et je regrette d'avoir quitté Louisa.
- Surtout, reprit Simone, que ça marche à plein bras. Oui, elle est arrivée à avoir tout le haut gratin de Paname.
- Toujours mannequin, questionna Lysiane.

- Oui, toujours, mais j’ai trouvé un type très bien, réunissant l’amour et l’argent.
- Comme tu as de la veine, ma petite Simone, de pouvoir aimer les hommes ! Pour moi, toujours mon grand amour, je ne puis arriver à m’en défaire ; pourtant, mon mari est charmant, nous sortons beaucoup, il gagne de l’argent, je pourrais être heureuse, mais c’est plus fort que moi, je ne peux le voir, c’est terrible d’être comme ça. Tiens, justement, le voilà.
- Je te laisse.
- Mais non, reste, je vais te présenter, tu sais, il n’est pas sauvage !
- Je m’en doute en le voyant, il n’en a pas du tout l’air !
- Et puis, ma chère Simone, il en voit tellement avec moi que souvent je lui fais patte de velours pour enjôler mes péchés ! Tiens, un peu de champagne...
- C’est gentil, merci, j’ai soif.

Dans un smoking d’une coupe élégante, Ludo, l’air toujours heureux, s’avança vers sa femme en lui tendant la main.

- En retard, dit-elle, Ludo.
- Je vois que tu ne t’ennuis pas pour cela, reprit-il, joyeux.
- Non, pas aujourd’hui, et je te présente Mlle Simone, une amie de chez Louisa.
- Je suis heureux, Mademoiselle, de faire votre connaissance.

Simone tendit la main à Ludo. Ce dernier questionna :

- Vous êtes seule ?
- Mais non, Monsieur, j’attends également mon ami qui doit me rejoindre ici, mais, comme vous, il est un peu en retard. Permettez que je prenne congé, le voici.

Et Simone courut vers le nouvel arrivant.

- Ouf, je respire, dit en riant Ludo, c’est un ami.
 - Que croyais-tu ?
 - Voyons, ma petite Lysiane, je pensais, une amie ! Aujourd’hui, c’est tellement à la mode.
 - Ne commence pas, Ludo, je t’en prie, surtout ce soir, je suis venue pour m’amuser et non pour me disputer. Tiens, écoute le jazz complètement déchaîné, la grosse caisse à des colères de gosses que l’on gronde, le trombone est prenant, et la flûte, c’est la flûte des bois ! Comme tout cela est beau.
- Mais Ludo regardait de tous les côtés et ne semblait pas goûter un bonheur aussi factice que facile.

- Viens, nous allons danser, dit-il à sa femme.

Celle-ci ne se le fit pas dire deux fois, et tous deux s’élancèrent sur la petite piste du dancing de chez Albert.

* *

*

- Quel monde aujourd’hui, il doit se faire tard, le concert ne va pas tarder à commencer.
- Regarde, Ludo, ce personnage en tenue de Bédouin.
- Un mage qui prédit l’avenir.
- Il faudra que je demande à père s’il a entendu parler de lui. Comment s’appelle ce mage ?
- Rodolphe.

Rodolphe, dont les yeux noirs roulent avec des lenteurs caressantes, s’incline avec une aisance facile, passe la main sur son front et s’assied avec la majesté d’un prélat.

Une petite minute, ma chère Lysiane, je vais causer un instant avec le patron.

- Bien, bien, répondit-elle, joyeuse !

« Ludo doit tout comprendre quand il veut bien, pensa-t-elle ; il faut que je consulte Rodolpho. »

– Pst ! Monsieur, vite, venez, tenez, pour quelques instants, mais dépêchez-vous, il ne faut pas que mon mari sache que je m'arrête à de pareilles futilités !

– A de pareilles futilités, répondit le mage offusqué.

Et, nerveusement, il prit la main de sa disgracieuse cliente.

– Pour vous démontrer, mes pouvoirs, je ne vais vous parler que de votre passé.

Jeunesse très agitée, vous avez perdu votre père ou votre mère, vous manquez d'énergie, mais vous avez un cœur excellent, par contre, la jalousie vous ronge, vous n'êtes pas heureuse alors que vous devriez l'être entièrement...

– Tenez, voici...

Lysiane ouvrit son sac et tendit au mage un billet de cinq francs. Celui-ci, dédaigneusement, l'accepta.

– Cinq francs, c'est tout ?

– Pour un travail comme celui que vous venez de faire, je trouve avoir assez donné, car je suis la fille du célèbre professeur Darnosy !

– La fille de mon maître, vous, Madame ! s'écria le mage stupéfait, votre père, quel as, quel travailleur. Je suis le plus heureux des hommes en pensant que j'ai tenu un bien court instant les mains de sa fille !

– Retirez-vous, voici mon mari.

« Pauvre homme, soupira-t-elle en regardant s'éloigner ce Français ainsi habillé, heureusement pour moi que père n'a jamais eu de semblables idées. »

– Ludo, écoute, ce mage connaît très bien père, il a été souvent, probablement, aux soirées que nous donnions, il y a deux ans, tu sais, les fameuses expériences de transmission de pensées et je puis t'assurer, sans supercheries...

– Oui, je sais, Lysiane, j'ai apprécié dans toute sa valeur, le talent de ton cher papa.

– Tu ne vides pas ta coupe ?

– Allons, pour te faire plaisir.

Et Ludo avala d'un trait le vin pétillant.

Le concert va commencer. Le patron de l'établissement, heureux d'une aussi belle assemblée, donne des ordres brefs.

Arrive dans sa simple robe noire, notre tragédienne lyrique, Damia.

Bonjour, Albert, dit-elle en tendant la main au patron du cabaret.

– Je suis heureux que vous soyez à l'heure. Vous voulez commencer, demanda timidement Albert.

Car pour une artiste de la trempe de Damia, passer numéro un...

– Mais oui, dit-elle en riant, vous allez voir quand je vais commencer, le miracle sera fait. C'est bien un miracle que d'obtenir pour la première chanson le silence complet.

Et, s'adressant au pianiste, elle demande la ritournelle deux fois répétée, de la célèbre chanson, *Les Goëlands*. Pendant l'exécution, l'électricien donne la lumière rouge ; peu à peu, les conversations cessent, et le miracle est accompli.

Damia, comme toujours, donne toute son âme, les spectateurs, attentifs, suivent l'artiste et quand celle-ci a terminé, une ovation indescriptible salue une de nos meilleures artistes du moment...

– Ludo, j'ai soif ! une autre bouteille ! Damia, c'est bien, mais faut-il bire. Je ne sais pas si c'est une idée, je trouve que l'on doit nous voler, regarde comme elles sont petites ces bouteilles.

Ludo haussa les épaules.

Tiens, donne ta coupe et crois qu'elles sont assez grandes pour satisfaire ta soif.

Lysiane commençait à blanchir sous son fard. Ses yeux, malgré toute son énergie, se fermaient, et Ludo, docile, observait sa femme qui, doucement, allait s'endormir. Le

piano se fait entendre, une autre artiste succède à Damia, mais cette fois Lysiane, les coudes sur la table et la tête dans les mains, respire doucement.

« Voilà le résultat, se disait Ludo, de ces sorties mensuelles. »

En voyant le chasseur, il lance à son passage :

– Apporte le vestiaire du n°10, voici notre bulletin.

– Bien, Monsieur, dans un instant.

– Voyons, Lysiane, réveille-toi, lève-toi, tiens, ton manteau ! Chasseur, une voiture !

Que de peines pour mettre sur pieds la dormeuse, des voisins complaisants aidèrent de leur mieux ce pauvre mari embarrassé. Enfin, non sans peine, voilà Lysiane prête à partir, mais au moment de risquer son premier pas, elle se met à crier :

– Mon rouge, ma poudre, ma glace, je ne veux pas sortir ainsi !

– Tout cet attirail dans ton sac, cria le mari dont la patience commençait à être à bout. Chasseur, encore une fois, je vais mettre votre amabilité à contribution. Aidez-moi à la porter jusqu'à la voiture que vous venez d'aller chercher.

Et les deux hommes empoignèrent Lysiane et d'un seul coup la couchèrent sur la molle banquette du taxi.

* *

*

– Quelle migraine ! et père que nous attendons à déjeuner. En regardant l'horloge : Mince, déjà dix heures ! Et la grande Juliette pas encore ici, toujours du retard ! Je vais me dépêcher pour aller faire le marché.

En se préparant en toute hâte, elle entendit frapper discrètement.

Un moment hésitante, elle alla ouvrir.

– Vous voilà enfin, Juliette.

– Mais, Madame.

– Il n'y a pas de mais, Madame, vous devez savoir que père aujourd'hui, déjeune ici... oui !!

Et Lysiane, tout en grondant sa bonne, non, en disant plus juste, sa femme de ménage, regardait la grande fille assez bien faite de corps, quoique d'allure chevaline, une taille magnifique, des muscles fermes, la tête plaisante. On la sentait fournie en santé comme un millionnaire en argent ou en or. Elle faisait, dans l'intérieur de Ludo et de Lysiane, un ménage excessivement délicat. C'était beaucoup trop doux pour elle, car elle vous eut soulevé, à elle seule, un gros buffet de salle à manger.

« Quelle jolie fille, pensait Lysiane, j'ai bien envie de lui causer d'une manière plus douce... et puis, non... pas aujourd'hui. Depuis quinze jours qu'elle est à notre service, je n'ai encore rien laissé transpirer de ma passion : faut-il savoir quelquefois résister aux tentations !!! »

Des ordres brefs, et Lysiane s'en alla faire ses provisions.

– Quelle maison, s'écria Juliette, deux chambres à nettoyer tous les matins, des jeunesses comme ça faire chambre à part, moi je crois que la femme doit faire la bombe, et c'est la raison de cette séparation la nuit, je vais observer et avec la concierge, je vais bien finir par savoir ce qui en retourne dans cette piaule.

On sonne...

– Voilà, voilà, j'y vas.

Et Juliette, à pas de charretier, ouvrit la porte.

– Bonjour, Madame.

– Entre, mon petit, c'est une lettre ? questionna la femme.

– Oui, mais maman m'a bien recommandé de ne la remettre qu'à Mme Lysiane Ferrand.

– Elle n'est pas encore rentrée, mais ne vas pas tarder, elle est au marché.

– Eh bien ! Madame, je vais l’attendre. Oh ! le beau livre, cria l’enfant.
– C’est ça, regarde-le en attendant Mme Lysiane.
Et le garçonnet, heureux, attentivement regarda les gravures du beau bouquin doré sur tranche.
Les bras chargés de victuailles, la maîtresse de maison fit une entrée mouvementée. Epuisée par un tel effort, elle se laissa choir sur une chaise.
– Tiens, bonjour, mon petit Pierrot, viens m’embrasser. Lysiane ouvrit le buffet et donna un gâteau au petit Pierrot en lui disant :
– Mange-le de suite et ne dit rien à ta maman, mon chéri.
– Tenez, Madame Lysiane, voilà une lettre que maman vous envoie.
En regardant l’enveloppe, cette adresse ! Lysiane cachait un bouleversement visible.
– Va et remercie bien tes parents pour moi. Des nouvelles de Fernande ! Je suis incapable de décacheter ce pli. Juliette !
– Vous désirez, Madame ?
– Ma chambre est-elle faite ?
– Oui, Madame.
– Très bien, allez préparer le déjeuner et laissez-moi seule un instant.
La porte de sa chambre refermée, Lysiane, en tremblant, ouvrit la lettre de sa bien-aimée.
« Pas long à lire ! » soupira-t-elle.
Et voici les quelques lignes de cette missive :

Fontainebleau, 10 mais 1932

Ma douce et bien-aimée Lysiane,
Je vois d’ici ta surprise en me lisant. Oui, je suis et nous sommes installés dans cette belle ville depuis un mois. Nous avons quitté *en bons termes* mes parents. Jean, toujours très souple, m’écoute à la lettre. Je n’ai pas besoin de t’ajouter que je suis heureux.
J’ose croire que depuis ta dernière lettre, tes rapports ont repris avec ton mari ?
Echappe-toi et viens nous voir, nous irons dans la forêt ! Un délicieux printemps !
Mille bons baisers de ton

FERNAND.
25, rue Rosa-Bonheur

Le nom de la rue arracha un sourire à Lysiane.
« Rosa-Bonheur, bien pour elle, le peintre toujours habillé en homme ; car le célèbre peintre animalier n’aimait que le costume masculin. Non ! je ne puis plus vivre ainsi, je n’ose provoquer moi-même un gros scandale, que faire ? Je vais y réfléchir. »
Cachant la lettre dans son bas, elle alla retrouver Juliette à la cuisine.
– N’oubliez pas, Juliette, trois personnes, mon Dieu, que je vais faire mauvaise figure aujourd’hui, ma soirée difficilement digérable, et cette lettre, me fiche complètement en l’air. Il me faut tout de même de l’énergie, je veux jouer aujourd’hui la rupture définitive avec Ludo, j’ai assez de cette vie hypocrite, je ne suis pas faite pour un homme, est-ce ma faute ? Non... je ne suis pas coupable, mais victime, et pourquoi prolonger encore le calvaire de ce pauvre garçon ? C’est lâche, en vérité ; il est jeune, avec le temps oh ! oui, le temps, quel bon docteur, tout, chez lui, arrivera à s’apaiser ; il trouvera, à n’en pas douter, une autre femme, et n’aura pas de mal à la trouver, et mieux que moi, surtout en amour !...
– Madame ! M. votre père est arrivé.

Ne voulant rien laisser paraître de son trouble, Lysiane passa dans sa chambre à coucher et mit un peu de rouge aux lèvres ; et devant sa glace, fit un petit exercice de sourire.

– Pas mal... voyons, ma lettre, père est ici, c'est le moment d'agir.

En sortant le précieux pli de son bas, elle le déposa, comme par étourderie, sur la cheminée de la chambre de son mari, en disant :

– Maintenant, peut-être la liberté ! Je risque en cette minute le tout pour le tout, en finir, et au plus vite.

M. Darnosy, plongé dans la lecture du journal dont il fait son régal journalier, n'avait pas vu sa fille, qui, par la porte légèrement ouverte, regardait son père :

– Coucou !

– Ah ! Lysiane, viens vite m'embrasser, ta santé ?

– Mon cher papa, assez bonne, c'est à toi qu'il faut demander des nouvelles.

– Ma petite fille, depuis huit jours, patraque, des nuits sans sommeil. Ecoute, je ne suis pas riche, mais s'il était facile d'acheter une bonne nuit pour pouvoir dormir profondément, je n'hésiterais pas, je mettrais bien vingt francs...

– Vingt francs ! tu deviens prodigue. Tu as l'heure, papa ?

– Mon enfant, onze heures cinquante minutes.

– Comment, Ludo n'est pas rentré. J'espère qu'il n'a pas mangé la consigne de ta présence à déjeuner avec nous !

– Que non ! prends patience.

– Ecoute, papa, on entend monter... c'est Ludo... tant mieux.

Lysiane pria son mari de passer vivement dans la salle à manger, ceci pour éviter à ce dernier de flâner dans l'appartement et surtout, avant le repas, dans sa chambre.

– Bonjour, papa, dit Ludo en tendant les mains à son beau-père.

– Le célèbre occultiste se leva et serra affectueusement la main de son gendre. Ce bon papa, toujours comme le sont les vieux parents, questionna :

– Le travail ?

– Un peu calme, répondit Ludo. En ce moment, il ne faut pas se montrer difficile, la marche douce des affaires s'éternise, et provoque par cette nonchalance dans le monde des affaires, une certaine nervosité...

– Ecoute-moi, Ludo, il n'est pas nécessaire de prendre les choses trop à cœur, et surtout ne pas s'énerver, au contraire, le calme ici s'impose, il est de toute urgence de voir les choses comme elles sont, afin d'essayer de sortir de l'impasse où nous nous trouvons. Tu es jeune, mon petit ami, crois-moi, il y a eu en France des moments beaucoup plus difficiles ; comme nous sommes un peuple plein de bonne volonté et doué d'une force de caractère, tiens, je vais le dire, invincible, nous arrivons, avec ces précieuses qualités à nous sortir promptement des ennuis et des choses les plus violents. Pourquoi hausses-tu les épaules ? Ne cherche[s] pas l'histoire. Deux dates doivent te suffire, 1914 et 1918.

– Oui ! Oui ! mais parlons d'autres choses. Lysiane ! veux-tu servir ?...

– Une minute, répondit-elle, si vous mangez les hors-d'œuvre maintenant, il faudra attendre le plat principal, ce dernier n'étant pas prêt.

M. Darnosy, pas pressé de se mettre à table, expliquait à son gendre :

– Une civilisation raffinée comme la nôtre porte en elle des germes morbides, fatigante et fiévreuse, elle nous pousse du paroxysme à l'abandon. Pour tout dire, l'homme ne réagit plus comme autrefois, les deux dates que je viens de te citer ont peut-être provoqué un épuisement momentané et ceci est très expli[qu]able, mais j'ai le ferme espoir que d'ici peu, cet état de dépression finira par se passer et que le naturel français reprendra le dessus, et ce jour, crois-moi, Ludo, n'est pas loin de nous.

- Et l’argent que l’Etat donne avec trop de largesse à des gens qui ne le méritent pas, vous n’allez pas me contredire, papa, prime à la paresse ! Des gens qui se privent et préfèrent cela à un travail régulier, et encore, quand ils ne vont pas se saouler en laissant la femme et les enfants sans manger. Tenez, à l’étage au-dessous, nous avons un petit employé de la ville de Paris, pensionné de guerre, une blessure anodine, pouvant se servir de tous ses membres, un homme fort ; écoutez-moi... Touchant son traitement mensuel à la ville, travaillant ou ne travaillant pas, il a choisi le mieux pour lui, ne pas travailler ; une saison, je prends l’hiver, bronchite, une autre saison, les reins, etc... Je n’exagère rien en disant que notre voisin ne travaille à peu près que quatre mois par an ! Il touche son salaire et sa pension. La faute est aux gens qui ont mission de veiller sur l’argent de l’Etat, qui ferment les yeux sur une question qui va nous conduire aux pires désastres ! Ne reparlons pas des syndicats, ces derniers ne font qu’entraver les affaires et paralysent l’autorité des gouvernants !
- Allons, laissons, dit en souriant Lysiane, la politique et commençons à manger ; soyez tranquille tous les deux, la situation n’est pas aussi noire que tu le crois, Ludo. Pendant que le repas allait prendre fin, Lysiane, troublée, mais voulant paraître quand même, se leva, allant vers son père, le questionna sur le mage Rodolpho.
- Non ! Sans blague, tu connais le farceur, mais, ma pauvre fille, un charlatan, qui travaille peu et quand il travaille, que de victimes ! C’est sur la voie publique, très probablement, que tu as entendu toutes ces inepties. J’ai souvent protesté contre ces incongruités dites devant des femmes n’ayant pas l’expérience de pouvoir comprendre que devant eux, salement bariolé, bavant, sans dents, jouant les pauvres étant riches, plus que moi, parce que pas sincère...
- Mon bon papa, il prétend être instruit par toi sur les questions de l’au-delà.
- C’est-à-dire qu’en fait d’instruction, j’ai essayé de le faire mettre en lieu sûr, dans une maison de santé, pour mieux dire, dans un asile de fous, afin que sur les boulevards et avenues, il ne continue pas à faire aux jeunes gens que j’ai cités tout à l’heure, une éducation des plus pernicieuses, et d’autant plus néfaste que ces pauvres gosses le prennent pour un rigolo, et que son navrant spectacle est absolument gratuit, pervertir, voilà sa mission, et plus il est vieux, plus il le désire !
- Vous n’êtes pas doux pour Rodolpho, Darnosy, s’écria Ludo.
- Quoi ? une bête enragée, il faut la tuer, et pour la perversion allant jusqu’au sadisme, je crois, mon gendre, que tu penses comme moi !
- Oui, laissons-le, mais si nous fumons un bon cigare ? Attendez, papa, je vais vous régaler.
- Et Ludo se dirigea vers sa chambre à coucher.
- Et dire, ma petite Lysiane, que ce débauché prétend, à qui veut bien l’entendre, qu’il est mon élève ! Non, merci !
- Lysiane, les yeux vagues, n’écoutait plus son père. Les mains jointes, son être tremblait tout entier. « La lettre », pensait-elle. Darnosy, machinalement, avait quitté sa place et regardait par la fenêtre. Cette minute, comme elle est longue. Prendre une boîte de cigare, il ne faut pas si longtemps. La voix voilée, elle pria son père de l’excuser pour aller à la cuisine s’occuper du café.
- Quelques minutes encore et Ludo entra dans la salle à manger dont il ferma la porte, et allant droit devant son beau-père, lui tendit la lettre en papier rose, copieusement parfumée.
- Tenez, papa, lisez !
- Quoi, s’écria Darnosy, encore cette « fille ». Où as-tu trouvé cette saleté ?
- Là, dans ma chambre, un oubli de ma femme, probablement.
- Le pauvre père, en se laissant tomber sur un siège.
- Fâcheux oubli, soupira-t-il ! Mon petit Ludo, assez de patience ; aujourd’hui, c’est l’attitude de ma fille qui nous fera prendre une grande décision.

- Papa, répondit Ludo, vous pensez comme moi.
- Un conseil, laisse cette lettre sur la table, tiens, ici, bien en vue !
- Vous avez raison, papa.

Une seconde après, Lysiane, les traits tirés, entra, ayant en main la cafetière ; au moment de la déposer au milieu de la table, un cri s'échappa de sa poitrine :

- Quelle ironie, répondit le père, ceci, pour nous, n'est pas une nouveauté, il y a longtemps que je sais, et ton mari a tout fait pour te faire changer de mœurs, il a même poussé la bonté jusqu'à te laisser dormir seule, en pensant que le temps viendrait à bout de ta sale et répugnante passion.

Lysiane esquissa un geste de défense.

- Si j'en avais encore la force, regarde mes mains, sans hésiter je t'étranglerai sans pitié ! Décidément, les lettres sont néfastes pour ton bonheur, je crois rêver en pensant à tout ce que tu as pu faire de saleté avec cette ordure de Fernande. Ludo, crois-moi, une seule solution s'impose, jette-là dehors ! et sans hésiter, quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille !

Ludo, écrasé sur une chaise, regardait cette scène d'un air hébété, il ne se rendait pas compte de ce qui se passait chez lui, Lysiane, presque folle, ouvrit la fenêtre pour faire le simulacre de s'y précipiter ; son père ne fit aucun geste pour l'empêcher de mettre à exécution ; et Ludo sortant de sa torpeur, regarda sa femme bien dans les yeux et, froidement, lui fit signe de prendre la porte. Reprenant le dessus et voulant encore rester malgré son infériorité fière, elle cria :

- Je vais où l'amour m'appelle !

Darnosy, dans un dernier sursaut d'énergie, empoigna une chaise et la lança dans la direction de la porte, sur sa fille qui disparut.

- Mon pauvre papa, il fallait s'y attendre ; une triste femme bien perdue !

- Laisse faire, Ludo.

Le choc avait été violent. Après quelques mots sans suite, le brave homme s'écroula sur le tapis.

- Mon Dieu, quoi ?

Et Ludo se précipita pour relever son beau-père. La porte de l'appartement étant restée ouverte, laissa le passage à la concierge.

- Alors, fit-elle en entrant, que se passe-t-il ?

- Venez me donner un coup de main, répondit Ludo, pour mettre ce monsieur sur mon lit.

Et après quelques efforts, ils arrivèrent à le hisser sur les blanches couvertures.

- Maintenant, Madame Dufalzard, ayez la bonté de bondir chez un médecin.

- Un médecin, j'en ai deux.

- Beaucoup trop ! un seul pour le moment.

- Voulez-vous, reprit la concierge, M. Trottin ou M. Apollon.

- Le premier, frivole sans doute, courez chercher Apollon, il doit être très fort. Et allez vite, en revenant vous saurez toute l'affaire dramatique qui vient de se dérouler ici.

- Bien, Monsieur, dans une minute le docteur sera là.

Et la gardienne de la maison s'éclipça.

- Bon moyen pour qu'elle aille vite. Mon Dieu que c'est curieux une concierge ! Voyons, avons-nous de l'éther, des sels, quelque chose qui puisse me ranimer ce pauvre vieux ? Rien, absolument rien, quelle maison, s'écria-t-il.

Un bruit dans l'escalier. C'est le docteur. Et Ludo se précipita sur le palier pour conduire vers son beau-père l'homme qui attendait avec une impatience bien justifiée.

Ce dernier, en examinant le malade, demanda son âge !

- Cinquante-six ans, répondit Ludo.

Et le docteur mit un doigt sur la bouche pour imposer le silence, puis toucha les bras et les jambes.

– Il faut, dit-il, prendre un infirmier si vous voulez le soigner ici.

Je le pense bien, mon beau-père restera là.

Et le docteur prit le chemin de la salle à manger.

– Vous dites, monsieur, que cette personne est votre beau-père.

– Oui, docteur.

– Et vous voulez le soigner ?

– Parfaitement.

– J’ai à vous prévenir, ce sera long, très long ! paralysie du côté droit. Je vais prescrire pour l’alimentation, et maintenant pour les soins à lui prodiguer, je donnerai moi-même les instructions à l’infirmier. Je tiens à vous avertir que ses jours ne sont nullement en danger. Il ne faut plus compter sur de trop pénibles travaux.

– Mon beau-père, docteur, est écrivain. Il s’est écroulé à la suite d’une grande contrariété, il y a une demi-heure.

– Avait-il beaucoup mangé ?

– Non, docteur, sans excès.

– Buvait-il ?

– Pas du tout.

– Mais le sujet de cette contrariété, y a-t-il indiscretion de vous demander le motif ?

– Pas du tout, docteur ; après une scène pénible, ma femme a quitté la maison.

– Pour aller rejoindre son amant, reprit le docteur.

– Mieux, son amant, si nous le voulons, mais pour cette fois, l’amant, c’est une femme !

– Je comprends, maintenant, que Monsieur votre beau-père soit dans l’état où il se trouve. Je vous félicite, Monsieur, de vouloir le soigner. Ne perdez pas courage et vous le sauvez !

– J’en ai le ferme espoir, docteur, et merci !...

CHAPITRE V

- Quel joli mois d’août, n’est-ce pas, Lysiane ?
 - Oui, merveilleux, répondit évasivement cette dernière, qui, occupée à écrire, n’écoutait pas très attentivement.
 - Pourquoi te tracasses-tu à écrire ainsi puisqu’il ne te répond pas ?
 - Oui, mon petit Fernand, c’est une faiblesse, que veux-tu, c’est mon père. Tu sais, je ne l’aime pas follement, ces quelques lignes me soulagent.
Je me demande en quoi ces quelques lignes peuvent-elles te soulager ? Voyons, tu as par la concierge, de ses nouvelles, il se promène, somme toute, ces deux hommes s’entendent très bien !
 - Je suis beaucoup trop sentimentale. Mon père... et puis, je vais tout te dire, continua-t-elle, je me sens aujourd’hui inclinée aux confidences, qui, mieux que toi, mon amour de Fernand, pourrait les entendre ? Tu as peu connu mon père, en ce qui me concerne, moi, sa fille, je n’ai pas à le juger. En ce qui concerne ma mère, il a bien fallu que j’ouvre les yeux à l’évidence. Mon père n’a jamais aimé ma mère, il lui a fait une existence abominable. Non seulement il était dur, il la traitait avec beaucoup d’indifférence, très jolie...
 - Comme toi, interrompit Fernande.
 - Non, bien mieux, tu sais, Fernand, je suis modeste ! Je disais, jolie et par-dessus tout intelligente, elle restait là complètement négligée, je voyais cela et j’en ai souffert beaucoup, et j’en souffre encore, crois-moi, je suis certaine que cette vie infernale a été beaucoup la cause principale de sa fin.
 - Voyons, ma petite Lysiane, parle d’autre chose, tu sais bien que je ne veux pas te voir triste, depuis trois mois que tu es ici, il ne faut plus penser à tout cela, pensons à notre bonheur dans ce doux nid de Fontainebleau ; tu sais, Jean est parti à Paris pur faire quelques invitations en vue de notre grande fête : « Le nu en plein air », ce sera notre première manifestation nudiste. Maintenant que tout est bien clos dans notre parc, nous allons pouvoir nous amuser à notre gré. Crois, ma Lysiane, que maintenant rien ne nous séparera ; nous avons notre liberté, une fortune à nous, et une fortune assez grande pour inspirer le respect de tous, car devant l’argent, tout passe, et on s’incline. Tu vois que j’ai bien mené ma barque : mariée, libre, mes parents heureux, un bon mari, mais vicieux au possible, que demander de mieux ?
 - C’est juste, mon petit Fernand, moi, j’ai été dirigée tout autrement, et nous étions salement parties avec père, il fallait céder, et pour te sauver j’ai tout accepté.
 - Aujourd’hui, tu ne regrettes rien ?
 - Ma foi, non ! Ludo a tenté l’impossible pour me faire revenir à des goûts normaux [?]
- Fernande, en bombant la poitrine, ajouta :
- Pour moi, ce sont mes goûts qui priment tout. Je ne cherche pas dans la vie privée des gens des tares, je m’en moque. Pour ce qui me concerne, ils n’ont pas besoin de chercher, tous mes vices sont étalés au grand jour, chez nous, c’est la vérité toute nue, n’est-ce pas ?
 - J’envie, mon cher Fernand, ta bonne humeur.
 - Et pourquoi s’ennuyer ? Pour qui ? Quand il faudra mourir, ma petite, que nous ayons été vertueuses, des saintes, quinze jours après notre mort, les vivants n’y penseront plus !
 - Peut-être un mois, Fernand, pour l’ouverture du testament !
 - La vie qui s’offre maintenant à toi, ma douce amie, va être exempte de soucis, notre amour, qui souhaiter de mieux, nous sommes liées l’une à l’autre, comme les sœurs siamoises et la mort serait encore moins cruelle qu’une séparation !

- Ne parlons pas de mort, Fernand, pensons à vivre tous les trois, et laissons aller les choses...
- Madame, dit en entrant le valet de chambre, une dame demande à vous parler. Cette dame s'appelle Louise Dorgemond.
- Louise Dorgemond ? moi pas connaître, dit en riant Fernande, tu vois, Lysiane, je parle petit nègre ! Où est-elle ?
- Dans la salle à manger, répondit le domestique.
- Qu'elle m'attende...

* *
*

La visiteuse, dame d'une cinquantaine d'années, élégante, mais d'une élégance simple et représentant une femme de la meilleure société. En ouvrant la porte de la salle à manger, Fernande fut toute surprise de voir cette femme aux allures de mondaine, qui, en la voyant, s'inclina sans affectation.

- Je vous en prie, Madame, prenez un siège. Mon domestique vient de me dire votre nom, et j'ose vous avouer que je ne me souviens pas de vous avoir connue.
 - Madame, reprit la visiteuse, vous ne me connaissez pas en effet, car ma présence chez vous n'a pour objet qu'une commission à vous faire de la part de Mme Ethel...
 - De... Mais oui, je vous en prie, que désire cette femme ? Bien tard elle se réveille ! Depuis mon retour d'Allemagne, je n'ai jamais plus entendu parler d'elle, et aujourd'hui, par ses soins, vous m'êtes déléguée, parfaite attention ! Je vous en prie, Madame, je vous écoute...
 - Je m'excuse de troubler ici vos vacances, mais mon amie, Mme Ethel, vient de m'envoyer un mot pour vous laisser savoir qu'en septembre prochain, elle ouvre une maison à Cologne de jeunes filles momentanément égarées, et mon amie, par but d'humanité, va les recevoir afin que ces pauvres petites enfants retrouvent le droit chemin.
 - Et c'est Ethel qui va les guider sur cette voie ? Eh bien, Madame Dorgemond, heureuses, pour devenir honnêtes dans la vie, celles qui ne seront pas très jolies ! Mais gare aux beaux petits minois chiffonnés, car votre amie va jouer le loup dans la bergerie.
 - Comment, Madame Darboeuf, c'est vous qui doutez de l'éducation, des principes de droiture et de correction de Mme Ethel ?
 - J'ai des raisons bien fondées pour ça, car si aujourd'hui vous avez devant vous une jeune personne pervertie, vicieuse, je puis vous l'avouer, ce beau travail est bien l'œuvre complète de Mme Ethel. Je suis franche, et en venant ici vous saviez très bien à quelle porte vous tapiez ! Ne mentez pas et quel est le but véritable de votre visite ?
- Elle hésita un moment et reprit comme emportée par un besoin de confidences.
- Madame Darboeuf, ma visite a pour but, premièrement, de vous communiquer l'adresse de mon amie...
 - Et deuxièmement, questionna un peu nerveuse, Fernande ?
 - Cette deuxième question est beaucoup plus délicate.
 - Allez ! allez ! je suis, comme vous le savez, malgré ma fortune, une affranchie ! Je ne joue pas, comme Ethel, aux dames patronnesses ! et je n'ai aucun lien avec le relèvement de la jeunesse tarée.
 - Madame, ne soyez pas cruelle pour Ethel, car je viens à vous à bout de ressources, complètement abandonnée. Je suis seule avec ma fille âgée de vingt ans, bien élevée, svelte et blonde, extrêmement élégante, je puis, sans la flatter, la qualifier de très jolie, et je suis ici pour vous demander si vous ne pourriez pas la prendre avec vous ?

- Avec moi ? mais je n’ai besoin de personne, tout mon monde est au complet !
 - Mme Marboeuf, vous ne me comprenez pas !
 - C’est-à-dire, Madame, que je vous comprends trop bien ! En âme charitable vous venez me l’offrir ? et elle a besoin de sa mère pour une pareille besogne ? Madame, vous pouvez vous retirer ; Ethel est bien sale, mais vous, vous êtes une créature abjecte. Je vous en prie, sortez, ou je sonne mes domestiques !
- Et l’affreuse mère sortit, agressive, en faisant claquer la porte. Fernande, encore sous le coup de l’émotion, alla conter l’histoire à Lysiane.
- Tu sais, mon amour, je viens d’en entendre une bien bonne. Je crois rêver, c’est inimaginable. Cette femme que je viens de recevoir venait tout simplement me vendre sa fille !
 - Comment, te vendre sa fille ?
 - Oui, ma petite, et cette sale femme a osé une démarche aussi basse, chez moi.
- Après un long soupir, Fernande ajouta :
- Voilà tout ce que j’ai récolté de mon séjour chez nos voisins, ce n’est pas propre, mais je me console en pensant que je suis, malgré les dires de ton père, une femme bien moderne.
 - Chut ! écoute ! tiens, voilà l’auto de Jean et tout son vacarme ; viens Lysiane, allons lui ouvrir la porte, il va être heureux.
- Et les deux femmes se précipitèrent vivement vers le procureur de joies. En les voyant, ce dernier cria :
- Bonjour, mes petites folles adorées !
 - Alors, tout seul ?
 - Oui, seul, entrons, je vais tout vous expliquer. Tant qu’à toi, Fernande, tranquillise tes méninges, demain matin, par le train de dix heures, toute la casbah sera là et à quinze heures, nous pourrons donner le signal du départ de nos folies érotiques en plein air.
- Et Fernande prenant la main de son mari en l’attirant vers elle, le questionna :
- Comment as-tu trouvé nos adeptes ?
 - Le plus simplement du monde. Après une petite enquête, je suis allé à l’endroit indiqué, pas bien loin, à Bagnolet ; oui, étonnant, pas à Montparnasse ni à Montmartre, mais bien dans ce vilain trou de banlieue, et là j’ai trouvé sans mal mes sujets ; tu sais, de très beaux modèles. Après quelques petites questions indispensables sur le travail et surtout sur l’argent à toucher, ils ont tous accepté, vous parlez, mes petites chattes, ah ! il fallait les voir ; quelle joie, une ballade à Fontainebleau, et une belle partouse en perspective !
 - Combien sont-ils, questionna Lysiane.
 - Quatorze. Pour faire le quinzième, j’ai engagé un *vieux* vieillard !
 - Un vieux vieillard, reprirent en riant les deux amies.
 - Mais oui, écoutez-moi, ont journallement un jeune adolescent, pourquoi pas pouvoir dire un vieux vieillard ? Tout s’explique bien ainsi et le personnage est situé ; il ressemble beaucoup au roi Lear, affublé d’une grande barbe naturellement blanche.
 - Mais pourquoi ce patriarche à nos côtés ?
 - Que vous êtes sottes toutes les deux. Voyez si je suis raffiné dans les moindres détails : quand il sera complètement dévêtu et que nous aussi serons dans le même costume, jugez comme nos beaux corps ressortiront à côté de cette chair âgée et sans éclat.
 - Rien, en effet, ne t’échappe, mon petit Jean, et grâce à ton goût sûr, je pense que rien n’ayant été laissé au hasard, cette belle fête du Nudisme marquera une date dans les annales des réjouissances sortant de la banalité bourgeoise.
 - Vous avez, questionna Jean, vu le bourrelier pour les colliers, cravaches et laisses ?

– Oui, toute la commande sera livrée demain matin.

* *

*

- Madame Lysiane, c'est le boucher qui vient prendre la commande.
- Tenez, Jules, et dites-lui de faire vite, car aujourd'hui nous nous mettons à table à midi très exactement ; je pense qu'il va être content de cette grosse note.
- Oh oui ! Madame Lysiane.
- Un mot. Avez-vous votre perruque hérissée, car c'est vous qui faites le satyre.
- Je sais, Madame Lysiane.
- Et puis, n'oubliez pas aussi vos deux petites cornes sur le front et votre petite flûte.
- Tout est prêt, Madame, soyez tranquille, je connais mon rôle.
- Allez vite vers le boucher !
- Déjà levée, ma petite Lysiane ?
- Il y a déjà longtemps, Fernand, je viens de donner mes ordres aux cuisinières ; il est huit heures et nos invités vont être ici à dix heures. J'ai préparé la salle de billard pour l'apéritif et le fumoir.
- Tu es épatante. Tiens moi, je vais aller jusque chez le bourrelier, je crains du retard dans sa livraison. A tout à l'heure, ma chérie.
- Et Fernande sortit précipitamment.
- Il ne faut pas de retard pour une commande aussi sérieuse, pensa en souriant Lysiane. Voyons, il faut que je sonne ma femme de chambre, cette fille est tellement lente, qu'il est nécessaire de la pousser un peu. Antoinette, que faites-vous en ce moment.
- Oh ! Madame, pas grand'chose !
- Comment, pas grand'chose ? Aujourd'hui, jour de notre grande fête, vous avouez ne rien faire. Préparez-vous !
- Mais, Madame, je suis toute préparée, j'enlève ma robe, et voilà, je suis toute nue !
- Ma fille, vous êtes épouvantable, je ne vous dis pas de vous préparer ce matin au nudisme, mais de vous préparer à recevoir nos invités, dans un quart d'heure ils seront là ; mettez un gentil tablier, frisez-vous un peu, que diable, soyez coquette !
- Madame, je ne me suis pas frisée ayant pensé que ce n'était pas la peine, puisque, pour la fête, je vais représenter une petite biche, et je n'ai jamais vu de biche frisée !...
- Tenez, on sonne, allez ouvrir... Mon Dieu, il faut en donner des explications, je souhaite que ceux qui vont venir soient un peu moins bouchés que cette idiote !... C'est toi, Fernand, qui a sonné ?
- Oui, j'ai laissé mes clefs. Tiens, Lili, va voir, tout notre harnachement est ici, dans le vestibule, heureusement que je m'en suis occupée, il y aurait sûrement eu du retard dans la livraison.
- Jules entra en courant, annonçant les invités.
- Montez prévenir Monsieur ; il est assommant de ne pas être prêt à dix heures du matin. Mais, avant conduisez-les à la salle de billard et vous mettrez le grand salon à leur disposition pour y déposer leurs effets.
- Il faut donc les faire déshabiller tout de suite ?
- Mais non, Jules, vous devenez fou, nous déjeunons avec nos vêtements, après le repas, c'est-à-dire vers quinze heures, nous irons nous mettre en tenue.
- Mon pauvre Fernand, que ces domestiques sont simples d'esprit, ainsi Antoinette, tout à l'heure, m'a fait une réflexion à peu près analogue à celle-ci.
- Viens-vite, ma petite chérie, nous allons aller voir nos beaux modèles.
- Ecoute, Fernand, il faut que nous soyons sérieuses.

Arrivées devant la porte du fumoir, les deux femmes écoutèrent et entendirent Jean faire ses petites recommandations :

– Votre rôle, disait-il aux artistes, est des plus simples, mais faut-il savoir le jouer ! Ce que nous organisons est une chasse à courre sans bêtes ; nous les remplacerons, et, je crois, avantageusement. Ils se mirent à rire. Vous allez visiter mon parc et le petit bois situé derrière, et vous vous rendrez compte que nous pouvons faire quelque chose de très beau, car vous n’ignorez pas que si j’ai choisi la chasse, c’est que celle-ci donne le prétexte à toutes les voluptés et aux situations les plus canailles ; les arbres, l’herbe tendre, tout, ici, va vous inciter à l’amour !

– A l’amour ! reprirent les modèles en chœur.

Et, s’adressant au patriarche, le maître de la maison lui fit part que son rôle n’était pas encore bien défini. Le vieux, en relevant la tête, lui répondit simplement :

– Je suis, dans votre fête, l’inspiration musicale, et, tenez, voici mon instrument.

Tous, plein d’admiration, demandèrent au violoniste de jouer un morceau. Il ne se fit pas prier, et, avant de commencer, regardant bien Jean dans les yeux, lui dit en souriant :

– C’est pour vous que je vais jouer...

– Merci, balbutia ce dernier, vous êtes plein d’attention.

Mais aux belles notes du vieillard, sa première sensation fut un complet ahurissement. Que voulait dire cette cascade de sons désordonnés ? On eût dit des cris ou des supplications de dément. Sans doute cela exprimait-il quelque image à sa petite imagination engourdie, car Jean n’avait jamais connu le beau, il éprouvait peu à peu une sorte d’exaltation à laquelle il ne comprenait rien et dont il ne pouvait s’expliquer la source.

Il lui semblait assister à un drame invisible et dont l’écho seul lui parvenait. La sueur par cette chaude journée d’août perlait à son front. Maintenant montaient de vastes plaintes pareilles à celles d’une voix humaine et un grand apaisement descendait dans le cœur de Jean.

– Arrêtez, mon ami, vous êtes un grand artiste, et après le repas vous trouverez une place de premier plan dans nos réjouissances.

Et tous les assistants crièrent bravo.

– Entrons, dit Fernande vivement, ils ne vont plus en finir, il est nécessaire de prendre maintenant l’apéritif.

– Bonjour, Messieurs et Dames, crièrent les deux femmes à leurs invités.

– Je vous présente ma femme et une amie.

– Tiens, Lysiane, veux-tu servir à droite, moi je vais faire la même chose à gauche.

Les bons vins cuits furent servis à plein verre, et la maîtresse de maison leva le sien à la réussite de la réunion nudiste !

– Dépêchons-nous, dit-elle, car le repas est prêt.

En effet, le valet de chambre venait pour annoncer le commencement des agapes. Tout le monde, pris de fringale, se précipita vers la salle à manger.

Le menu, bien préparé, eut un succès formidable. Les vins fins, Bourgogne, Bordeaux, Champagne, coulèrent à flot. Au dessert, le patriarche se fit de nouveau entendre, et encore cette fois, le succès fut très grand. Le pauvre vieux remercia de son mieux les invités, son trouble était visible ; il y avait bien longtemps qu’il n’avait été à pareille fête.

La voix de Fernande domina le tumulte :

– Maintenant, mes chers amis, allez dans le grand salon vous mettre anus. Vous trouverez des espadrilles. Sans distinction de sexe, vous mettrez tous un collier, il y en a de différentes façons. Les colliers à longs poils, je les voudrais pour les hommes, et les petits en jonc rouge, pour les femmes. Voici la biche, en montrant la première femme de chambre, il faudra bien courir, car elle est vive, la mâtine ! Maintenant,

mon mari, Lysiane et moi, nous sommes les chasseurs, nous portons tous les trois un chapeau de paille ; et vous, mon brave homme, ne mettez rien, votre longue barbe sera le plus bel ornement de votre académie.

Lysiane, très visiblement gênée, fit un signe à Jules.

– Ecoutez, comme satyre, vous ne faites votre apparition dans le petit bois que lorsque la chasse battra son plein. Vous devez, par vos attitudes, inciter à l'amour !

– Un satyre, sacré nom de nom, qui voudra dire ce que satyre ! satyre-t-il des bocks, des canons ; satyre-t-il l'argent de satyre-lyre ; satyre-t-il des boulets... à blanc ? un satyre, mon Dieu, quel problème ! Moi je voudrais que satyre au flanc, car ce que j'aime beaucoup, satyrer ma flemme.

– Jules, quel bel esprit.

– Que voulez-vous, Madame Lysiane, après un bon déjeuner, l'esprit est plus léger, et je crois qu'il n'est pas nécessaire d'être bête pour faire un domestique ?

– Pas du tout, Jules, au contraire. Allez vous mettre en tenue le plus vivement possible...

– Allons ! Lysiane !!!

Et Fernande, du haut de son balcon, telle la belle Roxane, mais complètement dévêtue, invitait son amie à l'imiter, car le signal de la grande orgie allait bientôt être donné non pas au son du cor de chasse, mais à l'aide d'une cloche, un moyen nouveau trouvé par Fernande. Cette journée ne devait-elle pas être le triomphe de l'originalité ?

Quelques minutes s'écoulèrent, silencieuses, dans le parc désert. Le soleil, complètement de la partie, brillait de tout son éclat. Quelques légers petits cris d'oiseaux venait de temps à autre interrompre le silence de cette belle journée d'été. La grosse cloche jusque-là silencieuse se fit entendre pour la première fois dans la propriété. Ce fut le signal complet du départ pour la conquête de la biche et pour l'assouvissement des désirs pervers des maîtres de la maison. Fernande, heureuse de voir un pareil vacarme, cria à tout le monde :

– J'ai intitulé cette partie : *La biche au bois*, et je souhaite de tout mon cœur que vous conserviez tous les plus beaux souvenirs de cette journée unique de votre existence sensuelle !

Les figurants, affublés de colliers, se mirent à courir vers le petit bois propice aux cachettes pour les tendres rapprochements, et l'ombrage de ce dernier était tentant, car le soleil se faisait, sur cette chair nue, très sérieusement sentir. La biche elle-même avait disparu pour se cacher dans les fins fonds du bois qu'elle connaissait, du reste, à merveille. Très en arrière, les trois chasseurs, simplement coiffés de chapeaux de paille, marchaient plus posément.

– Quelle joie pour moi, ma petite Lysiane, d'avoir ici, près de Paris, trouvé ce beau coin pour mettre à exécution tout ce que mon corps et mon esprit contiennent de folies !

– Fernand, ne te presse pas autant, il faut attendre un moment pour pouvoir s'extasier sur la parfaite réussite de notre journée !

– S'extasier ? Oui, Lysiane a raison, reprit Jean.

– Comment, tous les deux, femmes que vous êtes, osez-vous me contredire ?

Jean et Lysiane essayèrent de calmer Fernande. Peine perdue. D'un seul coup de cravache appliquée sur les fesses de Lysiane, celle-ci tomba à plat ventre sur un parterre de rose. Jean en profita pour aller rejoindre le gros de la troupe au bivouac. Et, pendant ce temps, Fernande continua avec une force inouïe à frapper son amie, sa chose !... Pauvre petite Lysiane, morte déjà, et la fête dans le bois déroule ses flots de passions ; que de vices étalés en plein air, à la nature ! Mais celle-ci ne va pas se montrer revêche à toute cette exhibition nouvelle pour elle, donnée sous le beau ciel de France pour la première fois.

Jules le « satyre », de loin, avait vu la querelle des deux femmes, et, en petites enjambées, arriva vers la flagellée, qu'il souleva de dessus son coussin de fleurs, en lui disant :

– Du courage, Madame Lysiane. Qu'importe la façon, pourvu que vous ayez l'ivresse !

– Mon pauvre Jules, oui, je viens d'avoir ma dose de plaisir, mais ne reste pas près de moi ; va où ton devoir t'appelle, le moment est arrivé, tu dois entrer en jeu ; écoute ces rires, ces cris... je vais avec toi pour jouir du spectacle. *Mais que mon derrière me fait mal !*

– Tenez, prenez mon bras, dit le satyre, heureux de pouvoir être agréable à sa jeune patronne.

Celle-ci ne se fit pas prier, et c'est au bras du beau Jules que Lysiane entra dans le bois aux voluptés sans nombre.

– Ouf ! quelle chaleur, dans toutes ces broussailles, ma barbe vient de se prendre autour d'un buisson ; j'ai eu un mal pour me délivrer, et la jeunesse ingrate rigole ; chiens, chiennes, chasseurs, gibier, tout ce bétail humain ne pense pas beaucoup à ma musique ! Et pourquoi pas un petit air ?

Et le vieux, bien planté sur ses jambes, la tête inclinée sur son violon, détacha quelques notes d'un sentiment subtil et délicat.

Les rires se firent plus modérés et le silence arriva.

* *
*

Complètement épuisé, le satyre, après quelques tours sur lui-même, s'écroula aux pieds d'Orphée !

Tous les figurants sortirent en criant :

– Nous l'avons eu !

– La biche ? questionna le vieillard.

– Mais non ! Et tous répondirent : le satyre !

Jean, d'un petit coup de pied sec, fit tressaillir son valet de chambre toujours anéanti.

– Allons, relève-toi, et à partir d'aujourd'hui, tu fais partie de ma famille : Fernande et Lysiane, acceptez-vous toutes deux ?

– Mais oui, mon petit Jean, il y a si longtemps que tu étais veuve, pourquoi te priver d'un aussi bon satyre, répondit en souriant Fernande. Moi, à mon tour, je vais te demander en échange quelque chose.

– Vas-y ! tu sais bien que je n'ai rien à te refuser.

– Voilà. Je veux qu'au-dessous de mon balcon, tu fasses graver dans le marbre, les vers célèbres de Victor Hugo : « Chair de la femme ! Argile idéale ! O merveille ! »

FIN